

le petit
GUIDE

ANTI PRÉJUGÉS FEMMES HOMMES



Avec le soutien du CGET



Cet outil a été réalisé dans le cadre d'un projet financé par l'Etat en 2019. Il a pour objectif de déconstruire les préjugés communément partagés par tous et toutes sur les femmes et les hommes. En effet, selon Einstein il est plus difficile « de désintégrer un préjugé qu'un atome »

Comprendre les mécanismes sous-jacents aux préjugés peut nous permettre de déconstruire et d'apporter des solutions pour mieux vivre ensemble tout en acceptant nos différences entre individus, indépendamment de leur sexe.

Bien souvent, la notion d'égalité renvoie chez les individus à la notion « d'identique », de « pareil ». Or, l'égalité renvoie en réalité à la notion d'inégalité. Parler d'égalité femmes-hommes, c'est parler des inégalités de traitement entre les femmes et les hommes et ainsi lutter contre une hiérarchie des sexes.

La promotion de l'égalité femmes-hommes se heurte en premier lieu aux stéréotypes de sexe et de genre. Lorsque nous œuvrons pour la mixité et l'égalité entre les filles et les garçons, les femmes et les hommes, nous sommes confronté.e.s à une demande ou à une réponse discriminante de sexe ou de genre et nous nous heurtons aux représentations, aux stéréotypes, aux préjugés de notre public et interlocuteur.rices qui ont une vision parfois binaire du monde social et économique.

L'enjeu de la lutte contre les discriminations réside dans la capacité de faire bouger des représentations généralement figées. En éveillant les consciences, en proposant de questionner nos croyances limitantes, nous pouvons espérer arriver à bousculer nos représentations et casser la chaîne des inégalités.

Ce guide a pour but d'outiller chaque personne, professionnel.le, femme et homme, à réfléchir, à analyser les différents préjugés qui existent dans notre société pour les déconstruire. Il se propose de questionner 15 préjugés prégnants et répandus que nous véhiculons parfois sans en avoir conscience, renforçant ainsi les inégalités entre les femmes et les hommes, et empêchant l'avancée de l'égalité entre les êtres humains. Ces 15 préjugés ont été choisis sur la base de ce que nous avons entendu le plus fréquemment dans la plupart des formations que nous avons animées auprès des jeunes.

Cet outil fera appel à différentes théories pour comprendre et déconstruire ces jugements que nous avons des filles et des garçons produisant inconsciemment des traitements inégalitaires dans la vie privée comme dans la vie professionnelle.

SOMMAIRE

introduction P.3

15 Préjugés P.7

mots-clés P.38

conclusion P.39

Remerciements P.40



INTRODUCTION

Les rapports inégalitaires entre les sexes sont un objet de réflexion et de théorisation depuis des millénaires. Les premiers modèles de rapports sociaux entre humains se sont basés sur des modèles de rapports dominants. Ces derniers ont été à l'image de la société de l'époque et de ses rapports de forces entre les sexes. Ces modèles avaient le mérite d'apporter une explication sur la répartition inégalitaire des fonctions/des places des femmes et des hommes dans notre société, qui était basée sur des explications d'ordre biologique, naturelles. Cependant, en légitimant le naturel, nous avons conforté l'idée d'une croyance collective et partagée de l'assignation des rôles sexués pour chaque sexe.

TROIS PARADIGMES biologique, différentialiste et matérialiste *vont se confronter pour expliquer des différences légitimes ou illégitimes entre les sexes.*

Le premier se base sur les différences **biologiques** des sexes. Aristote en conclut « que c'est pour cela que les femmes et les hommes sont socialement inégaux ». Cette approche traverse les siècles pour légitimer ces inégalités et ne sera remise en cause par aucune des sciences, ni même la médecine. Ce postulat prend nos différences biologiques comme preuves d'un déterminisme social entre les femmes et les hommes. Même les discours

médicaux se sont appuyés sur ce postulat pour légitimer les différences entre les hommes et les femmes. Nous sommes inégaux dans les faits et dans le droit parce que nous possédons des caractéristiques reproductives différentes. Ces discours des 18ème et 19ème siècles sont influencés par les travaux de Pierre Roussel médecin, qui écrit dans sa thèse que la différence biologique des sexes est essentielle et indéniable pour expliquer les inégalités entre les femmes et les hommes.

A partir du 18ème siècle, une première vague féministe revendique l'égalité de droits entre femmes et hommes mais sans forcément remettre en question les rôles traditionnels. Au contraire, l'idée centrale est de valoriser ce qui est perçu comme « féminin » : douceur, respect de la vie, compassion, altruisme et en particulier la maternité, caractéristiques que les féministes de ce courant « **différentialiste** » veulent voir reconnues et protégées.

Les différences entre les femmes et les hommes sont vues comme des principes essentiels et nécessaires. Il s'agit d'une approche essentialiste qui ne distingue pas le sexe du genre puisqu'elle considère que le sexe d'une personne détermine le genre correspondant c'est-à-dire qu'il a une influence directe sur les aptitudes et les goûts personnels. Ce courant prétend à une utilisation harmonieuse des compétences féminines et masculines et prône la complémentarité des deux sexes.

Une autre approche du féminisme, l'approche **matérialiste**, apparaît dans les années 1960.

Courant principalement français, il est profondément anti-essentialiste. Il refuse que les inégalités ou les différences entre les femmes et les hommes soient justifiées par une quelconque nature spécifique liée au sexe, qu'elle soit biologique ou psychologique. Pour ce courant, le fondement des inégalités prend son origine dans la construction sociale et culturelle, d'où la célèbre citation issue de l'ouvrage de Simone de Beauvoir *Le Deuxième sexe* « On ne naît pas femme, on le devient ».

Dans les années 70, le féminisme se radicalise ; il voit dans les différences sociales une oppression des femmes au bénéfice des hommes et souhaite remettre en cause ce système appelé « patriarcat ». Les luttes pour l'égalité battent alors leur plein dans le monde occidental. Au sein de ce mouvement dit « radical », un autre courant influencé par la psychanalyse remet au goût du jour le féminisme différentialiste en considérant que le patriarcat empêche l'expression de la « féminité » et que la société pour être plus juste devrait prendre en compte la créativité particulière des femmes. En raison de leur capacité de procréation et parce qu'elles naissent d'une femme qui est du même sexe, les femmes porteraient en elles une série de qualités porteuses d'une civilisation moins agressive, moins oppressive etc.

Ce courant redeviendra minoritaire dans les années 80 avec le développement des études de « genre » en sciences sociales, qui reprendront le concept issu de la psychanalyse de « genre » mais cette fois pour différencier le biologique de la construction sociale des identités.

INTRODUCTION SUITE

C'est sur la base de ces études de genre et des sciences modernes, notamment de la neurobiologie ainsi que par l'observation de notre société qui évolue qu'il nous est possible aujourd'hui d'interroger les nombreux préjugés qui façonnent nos représentations des identités féminines et masculines.

Dans la vie de tous les jours, nous nous heurtons souvent aux stéréotypes de nos interlocuteur.rices car tous et toutes, nous avons tendance à généraliser et à prendre pour acquises les idées véhiculées par les différents médias.

Que nous soyons acteur.rices de l'animation et de la formation, de l'insertion professionnelle ou citoyenne lambda, nous sommes souvent confronté.e.s à des points de vue sexistes ou à des préjugés qui prennent leur source dans des postulats biologistes ou essentialistes sans prendre en compte la construction sociale et culturelle des genres.

Ces représentations stéréotypées forgent une vision binaire du monde, alors que ce dernier est beaucoup plus complexe et riche.

« Les stéréotypes sont le parent pauvre des politiques publiques en matière d'inégalités hommes-femmes. Les stéréotypes, si on devait les résumer, c'est une fatalité au nom de laquelle on n'avance pas dans l'égalité hommes-femmes, puisque tout cela tient à des préjugés naturalistes, qui sont installés dans le fonctionnement de notre société, de nos familles, de nos médias, de notre école.

Or c'est précisément cela qu'il faut faire bouger, ce sont ces habitudes-là, ces représentations collectives-là qu'il faut bousculer si on veut construire une société dans laquelle on ne soit pas enfermé dans un rôle prédéfini en fonction de son sexe. »

Najat Vallaud-Belkacem



Pourquoi un guide pour déconstruire les préjugés ?

Ce guide se veut une modeste contribution au travail de déconstruction des préjugés qui traversent notre société à notre époque. Il ne prétend pas avoir réponse à toutes les objections que vous pourrez entendre. Mais tout l'enjeu réside dans la capacité que nous aurons à faire bouger les représentations de nos interlocuteurs. rices sans les remettre en cause de façon frontale, mais en donnant des arguments en faveur de l'égalité qui soient appréhendables pour tous.tes. Cela demande d'être très vigilant.e.s : il faut accepter de prendre les personnes là où elles en sont et également prendre conscience de nos propres stéréotypes, préjugés ou représentations afin d'éviter de les reproduire et/ou de les accentuer.

Au-delà du fait de faire bouger les représentations sociales et donc de donner à voir un autre point de vue sur nos identités féminines et masculines, il s'agit avec ce guide de contribuer à la lutte contre les discriminations et les inégalités sociales.

Rappelons qu'aujourd'hui encore :

- Le taux moyen de masculinisation dans le secteur de l'accueil et de l'éducation des jeunes enfants se situe entre 1,3 % et 1,5 % et atteint 3 % dans le périmètre plus restreint des structures collectives ;
- En moyenne, les femmes consacrent 3h26 par jour aux tâches domestiques (ménage, courses, soins aux enfants, etc.) contre 2h pour les hommes, selon l'Insee (données 2010 et Statistique n° 478-479-480 - 2015)
- Seuls 17 % des métiers, représentant 16 % des emplois, sont mixtes, au sens où la proportion d'hommes (ou de femmes) y est comprise entre 40 % et 60 % ;
- A l'issue de la classe de troisième, plus de 20 % des jeunes garçons et filles se retrouvent dans des filières comportant moins de 30 % d'élèves de l'autre sexe. C'est surtout vrai dans l'enseignement professionnel ou technologique ;
- Les filles se répartissent dans toutes les filières, au contraire des garçons qui ne vont pas en L
- En 2002, 77 % des garçons et 60 % des filles de 12 à 17 ans pratiquaient un sport ou une activité sportive en dehors de l'école. (Janvier 2014 www.strategie.gouv.fr 4) ;
- 44 % des mères de familles nombreuses travaillent à temps partiel, contre 5 % des pères (Insee 2015)
- 1 seule femme est à la tête d'un groupe du CAC 40 ; (Sophie Bello Sodexo)
- 80 % des femmes disent avoir été confrontées à du sexisme au travail ; (source : « Relations de travail entre les femmes et les hommes », enquête LH2-CSEP auprès de 15 000 salarié(e)s dans neuf grandes entreprises en France, 2013)
- 1 femme est morte tous les 2 jours sous les coups de son conjoint ou de son ex-conjoint en France en 2019

Ce guide anti-préjugés permettra donc de se questionner ensemble afin de lutter contre les discriminations entre les filles et les garçons, entre les femmes et les hommes ;

pour que chacun.e puisse grandir indépendamment d'un rôle assigné, l'empêchant de vivre comme il ou elle le souhaite, l'enfermant dans un rôle professionnel et social.



Comment utiliser ce guide ?

En éveillant la curiosité et en déconstruisant les idées reçues, nous pouvons parfois arriver à bousculer les représentations et à prévenir les discriminations.

Toutefois, nous tenons à prévenir l'utilisateur.rice de ce guide: pour déconstruire nos schémas de pensée, il n'existe pas d'argument miracle, tout dépend de l'interlocuteur.rice et de sa vision du monde. Un même argument pourra convaincre une personne et ne fonctionnera pas pour autant avec une autre.

En revanche, nous pouvons agir sur le contexte de la relation (convivialité, confiance...).

Il est recommandé d'adopter une posture de réceptivité et d'écoute pour ensuite avoir une communication plus stratégique. Plutôt que de répondre directement aux propos sexistes par une opposition frontale, il est important de comprendre la vision du monde sous-jacente de son interlocuteur.rice et ainsi d'adapter ses réponses. Prendre en compte sa vision du monde ne signifie pas accepter ses arguments. Il faut l'inciter à réfléchir sur ses propres stéréotypes et représentations sociales, avec diplomatie. Pour cela, le questionnement nous paraît la formule la plus appropriée. Poser des questions permet en effet à l'interlocuteur.rice de s'interroger sur les réalités sociales parfois occultées par nos stéréotypes et de l'amener à considérer les choses sous un autre angle.

Nous avons relevé une quinzaine de préjugés émis par nos stagiaires filles, garçons, lycéen.ne.s, collégien.ne.s, et les professionnel.le.s qui les accompagnent. Nous proposons pour chacun d'entre eux un certain nombre de questionnements qui vous aideront dans cette démarche de déconstruction ainsi qu'un court argumentaire en faveur de l'égalité.

A vous de choisir vos propres questions et arguments, en privilégiant ceux avec lesquels vous êtes le plus à l'aise et qui sembleront les plus pertinents dans la situation rencontrée.



≠ PRÉJUGÉ I

« Les femmes
savent faire
plusieurs choses
à la fois,
Elles sont
multitâches »

Ce mythe, que les femmes, contrairement aux hommes, seraient douées pour être multitâches est un préjugé répandu dans notre société. Cette idée est née dans les années 80, suite à certaines recherches, notamment celle de Marie-Christine de Lacoste et Ralph Holloway, concluant en 1982 que le corps calleux (fibres nerveuses reliant les deux hémisphères du cerveau) est plus épais chez les femmes que chez les hommes. Et c'est à ce titre que s'impose alors l'idée que celles-ci seraient plus douées pour exécuter plusieurs tâches à la fois. Cette croyance enferme aussi les hommes dans un rôle prédéterminé : ils sont « mono tâches », « ils ne savent pas faire deux choses à la fois ». Ce qui a pour conséquence de générer des inégalités tant sur le plan professionnel (les métiers différents, les salaires différents) que sur le plan personnel (répartition différenciées des tâches domestiques). Cette croyance partagée et véhiculée conforte l'idée de l'existence de différences entre les cerveaux des hommes et des femmes, en insistant sur le fait que les aptitudes et comportements sont propres à chacun des deux sexes.



COMMENT QUESTIONNER CE PRÉJUGÉ

- *Si nous apprenons aux garçons et aux filles à faire plusieurs choses à la fois, ne grandiront-ils pas avec les mêmes aptitudes ?*
- *En pensant que les filles/les femmes sont multitâches, n'est-ce pas affirmer que tous les hommes ne le sont pas ?*
- *Apprent-on les mêmes choses aux garçons et aux filles ?*
- *Offre-t-on les mêmes jouets ?
Ces derniers n'ont-ils pas un rôle dans l'apprentissage différencié des aptitudes des filles et des garçons ?*
- *N'apprent-on pas aux filles à s'occuper en même temps de la maison et des devoirs ?*
- *A l'inverse n'apprend-on pas aux garçons à se concentrer sur chaque tâche, l'une après l'autre ?*

ARGUMENTS EN FAVEUR DE L'ÉGALITÉ

Ces croyances que des aptitudes ou certains traits de personnalité spécifiques aux garçons d'une part, aux filles d'autre part, seraient présents dès la naissance ont été légitimées par certaines théories, avec, comme corollaire, l'idée que le matériel génétique conditionne les uns et les autres à assurer certains rôles dans la société, selon qu'on soit né homme ou femme. Parmi ces idées reçues, toujours fermement ancrées dans l'inconscient collectif, «les femmes seraient naturellement multitâches, sensibles, empathiques mais incapables de lire une carte routière, tandis que les hommes seraient un peu bagarreurs et attirés par la compétition», énumère Catherine Vidal, neurobiologiste et directrice de recherches honoraire à l'Institut Pasteur, membre du comité d'éthique de l'Inserm et co-responsable du groupe Genre et Recherche en santé. Elle démontre dans ses travaux que «le cerveau n'a pas de sexe». Ce sont les apprentissages auxquels les individus sont confrontés qui façonnent telle ou telle zone de leur cerveau, elle parle de plasticité cérébrale. De même, en 1997, une étude sur le cerveau auprès de 2000 sujets ne montre aucune différence significative entre les deux sexes (neuroscience & biobehavioral Review).

Sébastien Bolher, journaliste, rédacteur en chef de la revue Cerveau & Psycho, avance que lorsque les femmes ont toutes accédé massivement au marché du travail, il n'était pas question pour elles de laisser tomber leurs attributions traditionnelles, et elles ont dû gérer en parallèle les deux sphères. D'où le développement de différentes capacités à faire plusieurs choses en même temps. De plus, il démontre que dès la naissance, on habitue les filles à se contrôler alors qu'on apprend aux garçons à lâcher prise facilement. Ce qui induit que les filles se plient à des rôles très genrés avec cette envie de toujours bien faire, de tout contrôler, de faire comme elles aiment (à leur façon) avec des difficultés de lâcher prise. Bien sûr certaines en sont prisonnières, et cela reste pour d'autres une satisfaction. Mais à quel prix ?

Il est aujourd'hui montré que la charge mentale n'est pas la même pour les femmes et les hommes. Comme le dit la sociologue Monique Haicault, depuis quelques années la cellule familiale fonctionne de manière genrée car 71 % des tâches ménagères sont effectuées par des femmes ainsi que 65 % des tâches d'éducation même lorsqu'elles travaillent. En définitive, soumises aux stéréotypes de genre, elles adossent leur rôle traditionnel aux nouveaux rôles professionnels et sociaux. Elles se retrouvent donc à gérer les deux aspects sans forcément avoir le choix. Et elles se plient à ce double rôle en empêchant parfois les garçons et les hommes d'assumer eux aussi plusieurs tâches à la fois.

Aurélia Schneider, psychiatre, spécialiste en psychothérapies comportementales et cognitives, explique que les hommes et les femmes ne placent pas le perfectionnisme au même endroit.

Christophe Plottard parle lui de « mélange de plusieurs activités simultanées » ou « multitasking », « multi tâches » en français.

Aujourd'hui, les nouvelles technologies semblent développer cette capacité de multitasking autant chez les filles que chez les garçons ; par exemple la plupart des jeunes filles et garçons sont capables de faire des devoirs tout en surfant sur les réseaux sociaux ou en envoyant des SMS ; d'autres peuvent écouter de la musique tout en apprenant des leçons.

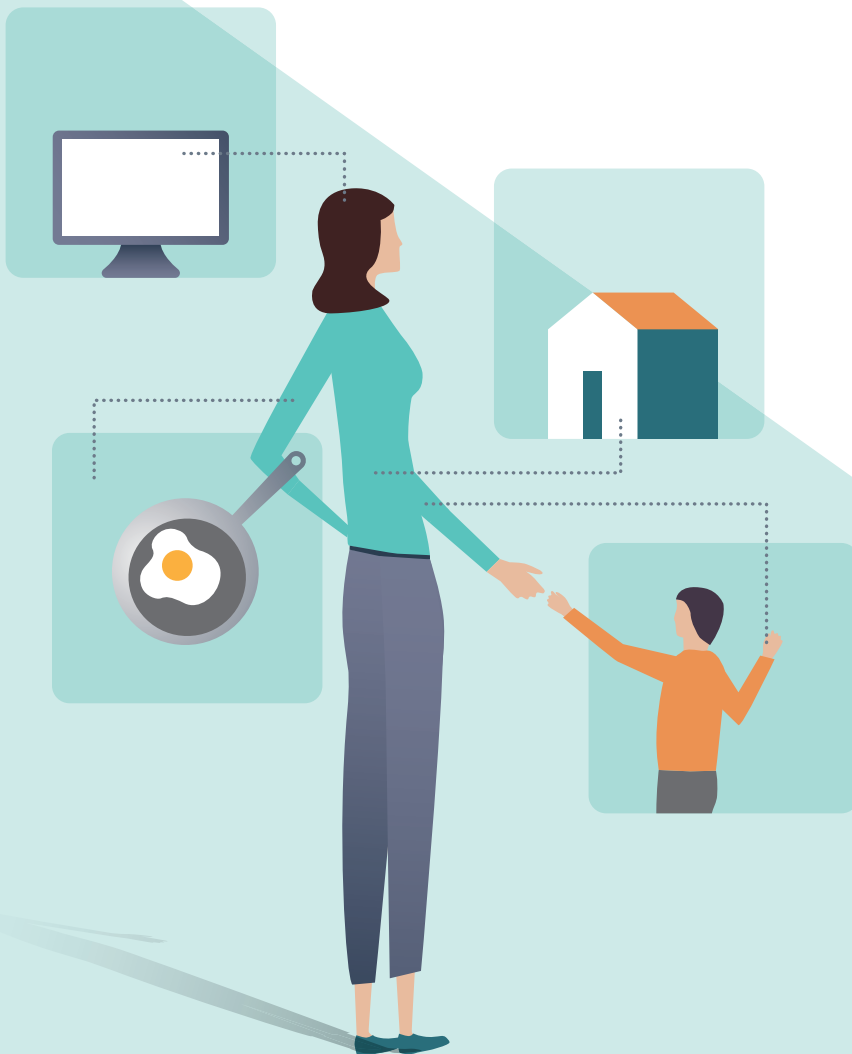
Comme le montre en 2019 le professeur Earl Miller spécialiste en neurologie au Massachusetts Institute of Technology, le cerveau humain est incapable de gérer efficacement plusieurs choses à la fois pour les filles comme pour les garçons. Le « multitâches » / « multitasking » demande beaucoup plus d'efforts au cerveau que de traiter les informations les unes après les autres notamment lorsqu'il s'agit de traitement de données complexes.

POUR ALLER PLUS LOIN :

Exemple d'exercice simple
pour aider à déconstruire
ce préjugé :

- 1 Faire réciter à haute voix les chiffres de 1 à 10, rapidement.
- 2 Puis faire réciter à haute voix les 10 premières lettres de l'alphabet, rapidement.
- 3 Enfin, demander aux participants d'associer à haute voix tout aussi rapidement le 1er chiffre à la 1ère lettre, le 2è chiffre à la 2è lettre (1/A ; 2/B ; 3/C...)

Les participant.e.s prennent conscience de la difficulté réelle de faire 2 choses à la fois, les chiffres et les lettres mobilisant 2 zones distinctes de notre cerveau.



« Un homme en coiffure c'est forcément un homme efféminé »

Ce préjugé très courant tient sans doute au fait que le métier de coiffeur est essentiellement exercé par des femmes, ou qu'il s'agit d'un métier lié à l'esthétique. Le raisonnement serait donc : « puisque c'est un métier surtout exercé par les femmes, ceux qui le pratiquent sont efféminés et par conséquent homosexuels ». Ces raccourcis, nous les retrouvons également pour les danseurs. Or, il existe bien évidemment des coiffeurs et des danseurs hétérosexuels et/ou non efféminés. Traditionnellement, beauté et esthétique sont liées à un sexe et à un genre. Par conséquent, choisir un métier « de femme » ou « d'homme » déterminerait l'orientation sexuelle ou l'identité sexuelle supposée de la personne. Pourtant, pendant l'antiquité, les hommes prenaient soin de leurs apparences : barbes et moustaches chez les égyptiens, longues barbes chez les rois, barbe rasée chez les grecs. Et les métiers liés à la coiffure étaient occupés par les hommes. Même à l'âge de pierre, les peintures ancestrales montraient que les hommes se coupaient déjà la barbe et les cheveux à l'aide de pierres aiguisées. Dans la Mésopotamie et la Perse Antique, les métiers de la coiffure existaient et étaient exercés essentiellement par des hommes. Le métier dénommé « baigneur » regroupait le barbier, le chirurgien et le dentiste pour disparaître au 13ème siècle au profit de celui de barbier et au 16ème siècle au profit des barbiers-perruquiers ancêtres des coiffeurs. Sous le règne de Louis XIV le coiffeur était même un personnage très important. Le métier se féminisera et deviendra le métier de « coiffeuse » à partir de la première guerre mondiale. Jusqu'alors le métier était exclusivement occupé par les hommes comme beaucoup d'autres métiers.

COMMENT QUESTIONNER CE PRÉJUGÉ

- *Un homme peut-il exercer des tâches dites « féminines » sans perdre sa virilité, que ce soit à la maison ou dans le monde du travail ?*
- *Les barbiers/coiffeurs sont-ils tous homosexuels ?*
- *Les hommes coiffeurs sont-ils tous efféminés ?*
- *Est-ce que parce que certains sont efféminés, ils le sont tous ?*
- *Les plus grands coiffeurs, les plus grands couturiers ne sont-ils pas des hommes ? Et sont-ils tous efféminés ?*
- *N'y-a-t-il pas des hommes homosexuels dans la police, ou dans l'armée ?*

ARGUMENTS EN FAVEUR DE L'ÉGALITÉ

Ce genre de clichés persistants est nuisible à la mixité des métiers, car il impacte les choix professionnels des filles et des garçons.

L'éducation est la clé de cette dé-stigmatisation. Il en va de la responsabilité de toutes et de tous de faire grandir nos enfants dans un environnement non porteur de préjugés ou de stéréotypes liés au sexe et au genre quant à leur choix de métier et d'avenir professionnel.

Les enjeux d'une plus grande mixité des métiers sont de l'ordre de la justice sociale : la liberté de choix de chacun.e quant à son orientation professionnelle doit être égale pour les filles et pour les garçons. Le gouvernement l'a acté, en faisant de 2014 une année de la mixité et en l'entrant dans le Code du Travail pour l'égalité réelle entre les femmes et les hommes.

Des campagnes médiatiques organisées par la fondation égalité-mixité avec le soutien des pouvoirs publics à destination du grand public ont vu le jour pour lutter contre une image trop stéréotypée des métiers. En effet, les représentations véhiculées par les images et les médias sont des supports privilégiés pour véhiculer des modèles identificatoires.

Depuis 2013, le CESE (Conseil Economique Social et Economique) recommande également que la sensibilisation des enseignant.e.s, des personnels d'éducation et des conseiller.e.s d'orientation psychologues scolaires (maintenant psychologue de l'Education Nationale) à la question de la mixité dans la formation et le travail soit développée, au sein des établissements, dans le cadre de « formations-actions ».

Pour promouvoir la mixité des métiers, l'Académie française s'est prononcée en faveur d'une ouverture à la féminisation des noms de métiers, de fonctions, de titres et de grades en 2019 en renouant avec une pratique courante du Moyen Age.

Débat : la poule et l'œuf.

Les métiers de femmes et les métiers d'hommes, une valorisation sociale inégalitaire.

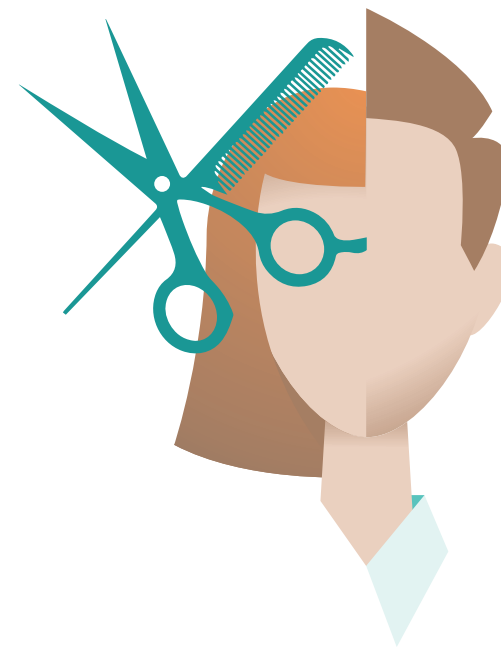
Il est frappant de constater que les métiers occupés majoritairement par des femmes sont moins glorieux aux yeux de la société que ceux occupés par des hommes. La question se pose de savoir qui de la poule ou de l'œuf...

Le métier d'instituteur : du 19^e siècle jusqu'au milieu des années 60, les instituteurs étaient des hommes. Des notables dans le village, des êtres éduqués. Le métier est aujourd'hui majoritairement occupé par des femmes, et a perdu de sa superbe. Sous payé, sous valorisé, le métier d'institutrice (professeure des écoles) est aujourd'hui réputé être le bon métier pour les femmes qui veulent avoir des enfants et s'en occuper (!!!).

Les métiers de notaire, d'avocat, de médecin, de cuisinier : le phénomène est identique. Plus il y a de femmes dans le métier, moins le métier est valorisé et valorisant aux yeux de la société.

A votre avis, qui de la poule ou de l'œuf ? Est-ce que les femmes accèdent à ces métiers traditionnellement masculins car ils sont devenus moins glorieux, donc plus accessibles aux femmes ? Ou bien est-ce que parce que les femmes se sont battues pour accéder à ces métiers qu'ils deviennent alors moins valorisés ? Les hommes, les vrais, se retranchant dans les plus hauts niveaux : professeurs d'université, spécialistes médicaux, coiffeurs pour people, couturiers de renom, chefs de cuisine étoilés.

Et le fait pour un homme d'accéder à un métier « de femmes » fait-il de lui un sous homme, c'est-à-dire une femme aux yeux de tous ?



POUR ALLER PLUS LOIN :

Amusez-vous

à lister les métiers majoritairement occupés par les filles et ceux majoritairement occupés par les garçons et demandez-vous pourquoi ?

Utilisez l'outil « Arbre du genre » qui questionne

- les « avantages à être une fille »
- et les « avantages à être un garçon ».

Listez les arguments de la non mixité des métiers exercés majoritairement par des femmes ou par des hommes et

comparez les !

vous mettrez en évidence les expressions et idées reçues sur les métiers des femmes et des hommes.

≠ PRÉJUGÉ 3

« Les femmes
au pouvoir
sont pires
que les
hommes »



Lorsque les femmes se conforment à leurs stéréotypes en montrant par exemple leur sensibilité, elles sont malgré elles considérées comme émotives et donc perçues comme moins compétentes. Mais si elles défient ces stéréotypes, si elles font preuve d'un comportement dominant, elles seront souvent mal-aimées et catégorisées : elles seront considérées comme des « tyrans » ou « des mangeuses d'hommes ». Elles seront « pires » qu'un homme.

Face à une femme qui les dirige, les hommes peuvent exprimer leur ressenti soit de façon agressive (« elle est pire qu'un homme ») soit de façon protectrice (« elle n'a pas assez de charisme »). Ces comportements, qui semblent paradoxaux, sont deux composantes de la norme masculine en entreprise.

Audrey Breton, doctorante en neurosciences sociales au laboratoire sur le langage, le cerveau et la cognition, dit qu'à chaque fois que des variables liées à la hiérarchie sont associées à un homme, elles sont mieux perçues que lorsqu'elles sont associées à une femme.

Certaines études en psychologie cognitive et sociale montrent que la manière dont une personne perçoit le statut ou le rang de quelqu'un est influencée par le genre : masculinité et statut élevé, féminité et subordination. Et lorsque nous mettons des personnes face à une femme au statut élevé (autorité), elles réagiront avec des affects plus négatifs que devant un homme au statut élevé (<https://sciencespour tous.univ-lyon1.fr/hommes-femmes-pouvoir-nos-cliches-ont-base-neuronale>).

Un sondage mené en 2016 (sondage Lean In / McKinsey & Company) auprès de 132 entreprises et 34000 employés a révélé que les femmes qui négociaient des promotions avaient 30 % de chances de plus que les hommes d'être qualifiées d'intimidantes, autoritaires ou agressives.

COMMENT QUESTIONNER CE PRÉJUGÉ

- *Qu'a-t-on pensé de Michèle Alliot-Marie, Christine Lagarde ou d'Angela Merkel, de leur franc parler qui les a caractérisées si souvent ?*
- *Cette différenciation ne fait-elle pas exister une approche féminine du pouvoir ?*
- *Les hommes ne profitent-ils pas d'un héritage ? Connait-on autant les noms des présidents que ceux des présidentes ? (en référence avec le nom de la Présidente du Chili élue en 2006)*
- *Comment percevons-nous les différences de pouvoir entre les femmes et les hommes ?*
- *Le pouvoir n'est-il pas associé aux hommes ?*
- *Vouloir le pouvoir : un sentiment indécent pour une femme et au contraire recommandé pour un homme ?*
- *Pourquoi des qualificatifs dévalorisants sont-ils associés la plupart du temps aux femmes et pas aux hommes ?*
- *Seront-elles toutes des « Dame de fer » aux yeux des hommes comme aux yeux des femmes ? Est-ce que ce sera le cas pour nos filles, nos mères, ou nos sœurs ?*
- *Si les hommes n'aiment pas le pouvoir ou la réussite seront-ils aussi relégués à une sous-catégorie ?*
- *Faut-il que le travail et les capacités intellectuelles soient des attributs pour certains et pas pour d'autres ?*
- *Les femmes et les hommes ne véhiculent-ils ou elles pas les mêmes préjugés sur la posture des femmes qui réussissent ?*

Ces croyances sont présentes depuis notre enfance et perpétuées tant par les hommes que par les femmes. Comme le montre la chercheuse Audrey Breton, en ayant dès le plus jeune âge des modèles différents d'hommes et de femmes (tels que la tennismen Billie Jean King ou la femme d'affaires Sheryl Sandberg), nous apprendrons à notre cerveau à réagir de façon identique au pouvoir des femmes comme à celui des hommes, et nous saurons que nous pouvons appartenir à plusieurs groupes d'appartenance, « ingroup », au lieu de les opposer.

Les stéréotypes ainsi que les préjugés ne disparaîtront que si tous.e.s prennent conscience qu'ils sont nuisibles. Avoir plus de femmes au pouvoir, et évoluant dans des environnements à prédominance masculine, aidera à ce que la société prenne conscience que c'est possible.

La féminisation des noms et des fonctions ministérielles par le gouvernement sous Jospin en 1997-1998 permet une visibilité des femmes en politique et dans les sphères de pouvoir. L'Académie Française qui accepte la féminisation des noms des postes contribue à la légitimité des femmes. De même, les lois comme celle sur la parité en politique qui impose une présence équitable des femmes et des hommes dans les listes électorales, ou celle de Copé Zimmermann en 2011, qui oblige de respecter un quota minimum de membres de chaque sexe au sein des conseils d'administration et des conseils de surveillance des entreprises, sont essentielles. Selon un rapport du Fonds monétaire international publiée en mars 2019, une plus grande égalité entre les femmes et les hommes au travail pourrait rapporter à l'économie un PIB mondial de 3,9 %.

Ne demande-t-on pas à nos filles d'être « sages » « bien élevées » « méritantes » et aux garçons d'être forts et « surs d'eux » ? Ces croyances venant de l'enfance n'ont-elles pas un impact sur notre relation au pouvoir ? Selon un rapport du Haut Conseil à l'Égalité, les bulletins scolaires des filles reflètent ce conditionnement à devenir « bien élevée et méritante » : les profs écrivent ainsi qu'ils apprécient leur « travail », alors que les garçons ont droit à des « capacités inexploitées ». Résultat : les filles sont, en moyenne, meilleures à l'école, mais « se concentrent après le lycée sur un éventail plus restreint de formations puis de secteurs professionnels souvent moins prestigieux socialement et moins bien rémunérés ».

ARGUMENTS EN FAVEUR DE L'ÉGALITÉ

POUR ALLER PLUS LOIN :

Que pensez-vous de la phrase suivante :

Les femmes de pouvoir sont-elles « pires que les hommes » ? En quoi précisément ?

Animez un débat :

Citez des femmes célèbres, de pouvoir ou exerçant des métiers socialement exposés (en politique, cheffes d'Etat, ministres, dans la finance internationale, cheffes d'entreprises, académiciennes, prix Nobel, etc...).

Ces femmes de pouvoir sont-elles « pires que les hommes » ? En quoi précisément ?

Illustrations : vidéo « Les Brutes – agressives »
<https://www.youtube.com/watch?v=rW4GWSq4Ktw>

≠ PRÉJUGÉ 4

« La rue,
c'est pour
les hommes »

Il est dangereux pour les femmes d'aller à l'extérieur et pas dangereux pour elles de rester à l'intérieur. Pourtant, une femme meurt tous les 2 jours sous les coups de son conjoint dans la sphère privée et familiale. N'est-ce pas dangereux ? Ce préjugé prend son fondement sur les stéréotypes suivants : Les femmes sont « fragiles » dans l'esprit de la plupart des personnes. C'est pourquoi nous devons les « protéger », pour éviter qu'elles soient seules dans les rues le soir. Les femmes sont « fragiles » et les hommes sont « forts ». Les hommes « courageux » et les femmes

sont « peureuses ». Les stéréotypes et préjugés affectent de manière souvent inconsciente les relations entre les filles et les garçons. Ils sont souvent la cause des comportements discriminatoires et moteurs des violences notamment des violences sexuelles.

De plus, les femmes et les hommes sont dès le plus jeune âge confiné.e.s dans des espaces particuliers. Aux filles l'intérieur, aux hommes l'extérieur. Une fille qui investit l'espace des garçons se met donc potentiellement en danger, dans l'imaginaire collectif. Et ce sera « bien fait pour elle » si elle se fait embêter, harceler, agresser. Le cliché perdure.

Selon l'étude menée en 2014 aux Etats-Unis par l'organisation Stop Street Harassment 2, 57 % des femmes et 25 % des hommes subissent du harcèlement de rue. En France, une étude réalisée en 2015 par l'INED parle de 25 % des femmes et 14 % des hommes estimant avoir subi une violence dans l'espace public au cours de l'année. Pourtant personne ne pense que c'est aussi dangereux pour les hommes de sortir dans la rue quelle que soit l'heure.

Ce ne fut pas toujours le cas : au 18^{ème} et 19^{ème} siècle, 3 villes sur 4 ont recensé (lors du recensement de 1860) plus de femmes que d'hommes. Il était difficile pour elles de ne pas se déplacer. Les femmes du peuple utilisaient la ville pour gagner leur vie. Mais les évolutions sociétales et culturelles ont influencé la sectorisation de l'espace public et le recul de la mixité de la foule et du peuple. Le mélange est alors considéré - comme le souligne Michelle Perrot - comme « périlleux et générateur de désordre, d'immoralité et d'hystérie ». C'est à partir du XIX^{ème} siècle que le changement s'opère en amenant les femmes à disparaître des sphères publiques. Michelle Perrot dans genre et ville cite : « la respectabilité de la politique populaire passait par l'exclusion des femmes en soulignant que le vocabulaire employé pour les femmes publiques et les hommes publics n'exprimera pas la même chose dans l'inconscient collectif : « la femme publique » l'horreur et « l'homme public » l'honneur. »



COMMENT QUESTIONNER CE PRÉJUGÉ

- *Imaginons une mise en perspective de la situation des femmes et de celle des hommes :
Se pose-t-on la question de la sécurité pour les hommes ?*
- *Le risque n'est-il pas aussi grand pour eux ?
Ne sont-ils pas aussi amenés à faire de mauvaises rencontres le soir dans les rues ?*
- *Qui est responsable les femmes qui sortent seules ou les hommes qui les agressent ?*
- *Les femmes ne peuvent-elles être les agresseurs ?*
- *Sont-elles toutes incapables de se défendre ?*
- *Les femmes seraient-elles toutes séductrices voire « allumeuses » ce qui provoquerait chez les hommes des attitudes impossibles à freiner provoquant des agressions ?*
- *Est-ce que tous les hommes sont des agresseurs ou des harceleurs ?*
- *Tous les hommes sont-ils tous courageux et savent-ils tous se défendre ?*
- *Les hommes sont-ils tous désarmés, ne sachant défendre des femmes qui se font agresser ?*
- *Qu'en est-il de leurs sœurs, leurs filles, leurs mères ?*

Plusieurs travaux en géographie ou urbanisme comme ceux d'Yves Raibaud ont permis d'étudier la répartition des filles et des garçons dans l'espace public : équipements, temps de loisirs, cours de récréation etc. Ils montrent que selon le sexe l'investissement de l'espace n'est pas le même. L'espace public est un environnement privilégié pour les hommes en général. On ne considère pas la sphère publique comme dangereuse pour les hommes.

Pourtant les statistiques montrent que les hommes sont plus souvent victimes de violence dans la sphère publique, alors que les femmes sont plus souvent victimes de violence dans la sphère privée.

Selon l'INSEE (Femmes et hommes face à la violence, n° 1473, paru le : 22/11/2013) : « Plus de la moitié des hommes victimes de violences physiques et/ou sexuelles au cours des deux années précédant l'enquête ne connaissaient pas leurs agresseurs. [...] A contrario, les trois quarts des femmes victimes de telles violences connaissaient leurs agresseurs ».

Afin d'inverser la tendance, depuis quelques années les villes mettent en place des marches exploratoires afin de faciliter l'appropriation de l'espace public par les femmes.

Pour permettre une circulation des femmes dans l'espace public, une loi voit le jour contre le harcèlement de rue en août 2018. Cette loi concerne les « violences sexistes et sexuelles pénalisant les « propos ou comportements à connotation sexuelle ou sexiste » lorsqu'ils sont dégradants, humiliants, intimidants, hostiles ou offensants envers les femmes. Celle-ci a permis en outre de médiatiser et de sensibiliser les citoyens et citoyennes sur les violences faites aux filles et femmes dans l'espace public.

Et grâce aux nouvelles technologies, une application sur smartphone baptisée « HandsAway » (bas les pattes!) permet aux femmes importunées de déclencher une alerte géolocalisée lui permettant de recevoir du soutien de la part des hommes comme des femmes.

D'autres initiatives se créent partout en France. Elles sont souvent à l'origine des communes, qui financent les projets de réaménagement des écoles élémentaires. Les départements s'y mettent aussi, et tentent de mettre en place de nouvelles initiatives sur l'appropriation de l'espace scolaire autant par les filles que les garçons par exemple la cour de récréation.

ARGUMENTS EN FAVEUR DE L'ÉGALITÉ

Une exposition sur la culture du viol et les violences sexuelles voit le jour pour dénoncer le cliché sur les vêtements que portaient les femmes le jour de leur agressions « Que portais-tu ce jour-là ? Une exposition sur la culture du viol et les violences sexuelles. (<https://jeunes.amnesty.be/jeunes/informe/projets/expo-portais-jour/queportaistuecoles>)

POUR ALLER PLUS LOIN :

Questionner les personnes autour de vous

pour connaître leur sentiment sur la rue et notamment le soir ? Faites une comparaison entre les récits des femmes et des hommes : y a-t-il une différence ?

Amusez-vous

à lister des expressions sexistes, des idées reçues sur les femmes le soir

- Les femmes seules le soir ce sont ?

- Une fille la nuit c'est ..., ? Un mec la nuit c'est?

- Les hommes seuls le soir ce sont ...?

« Les féministes veulent tout et surtout être supérieures aux hommes »



Pour beaucoup, y compris des femmes, les féministes représentent un combat d'arrière-garde, qui n'a plus lieu d'être. Celles qui se proclament féministes sont souvent perçues comme des femmes agressives, anti hommes, arc-boutées sur des croyances obsolètes. Nous entendons régulièrement que les féministes sont associées à « des chieuses », « qu'elles veulent être aux dessus des hommes tout le temps », ***qu'elles veulent l'égalité donc elles font les mêmes choses que nous les hommes.***

Les chiffres parlent pourtant d'eux-mêmes : 20 % à peine d'expertes dans les médias, 20 % seulement de travail domestique accompli par les hommes, 9 % d'écart de salaire à conditions équivalentes, 28 % de femmes au parlement, une femme tuée par son conjoint tous les deux jours, 75000 viols par an, des publicités dégradantes circulant en toute impunité, des réflexions machistes. Tout n'est pas encore réglé aujourd'hui. Pourtant, le féminisme n'est pas le machisme à l'envers. Le féminisme aujourd'hui, ce n'est pas de militer pour la supériorité des femmes, mais simplement pour une juste égalité bénéfique à tous et toutes. Les féministes veulent l'égalité de droits et non être identiques aux hommes. Militer pour un traitement égalitaire dans un aspect formel et l'égalité réelle (ce qui se passe dans la société), cela ne sous-entend pas qu'elles veulent être au-dessus des hommes.

Il est difficile d'englober les différents types de féministes sous un seul terme. Ainsi, les luttes féministes sont à l'origine de progrès dans les droits civils et politiques comme ce fut le cas pour la lutte des classes et la lutte contre l'esclavage. Grâce à ces luttes féministes, les femmes et nos filles aujourd'hui peuvent disposer de leur corps, peuvent obtenir une indépendance financière, peuvent voter, peuvent

enseigner, peuvent passer le baccalauréat, peuvent suivre des formations scientifiques, peuvent obtenir une carte d'identité, la plupart des luttes ont permis d'œuvrer à faire reculer les inégalités entre les femmes et les hommes autant dans la sphère professionnelle que dans la sphère privée.

Or nous vivons toujours dans un monde inégalitaire fondé sur les stéréotypes primaires : le féminin est dévalorisé et le masculin l'emporte toujours... ! Les femmes sont dites intuitives, les hommes rigoureux : or cela ne correspond à rien ni pour signifier une différence ni pour hiérarchiser les qualités et cela n'explique aucunement des différences d'aptitude ou de rémunération ou de choix de métiers ou de choix dans la répartition des tâches domestiques.

Être féministe ne veut pas dire vouloir qu'un homme renonce aux pouvoirs.

Réinterroger ***les rapports*** de pouvoir entre les femmes et les hommes ne signifie pas une renonciation de l'un.e ou de l'autre, c'est plutôt créer de nouvelles dynamiques de relations entre les deux sexes autant dans la sphère privée que professionnelle. Changer la dynamique de pouvoir ne veut pas dire ne plus être « un homme un vrai », cela signifie juste développer de nouvelles relations entre individus basées sur le respect. C'est aussi changer sa vision du monde, c'est s'autoriser, en tant qu'homme comme en tant que femme à s'occuper de l'éducation des enfants, c'est se répartir les tâches domestiques indépendamment du sexe, c'est juste renoncer à certains privilèges réservés à quelques-uns pour faire gagner des privilèges à toute l'humanité.

Cette lutte se fait et se fera avec les hommes et non contre eux. Femmes et hommes vivent ensemble, et on a tout à gagner à favoriser la mixité dans tous les secteurs de la société.

COMMENT QUESTIONNER CE PRÉJUGÉ

- *Est-il féministe de lutter contre les inégalités que subissent nos enfants ?*
- *Les pères qui ont des filles ne veulent-ils pas la même égalité des chances pour elles ?*
- *Existe-t-il des hommes féministes ?*
- *La lutte contre le sexisme et le harcèlement, est-ce être féministe ?*
- *La lutte pour favoriser la mixité professionnelle, n'est-ce pas une façon d'être féministe ?*
- *Est-ce que résister aux pressions sociales nous enfermant dans des carcans c'est être féministe d'après vous ?*
- *N'est-ce pas le rôle de chacun et chacune pour que les droits des femmes soient réels et effectifs dans le monde professionnel ?*
- *La lutte pour la cohabitation des femmes et des hommes dans tous les métiers indépendamment de leur sexe et de leur genre n'est-il pas en soi une lutte pour les hommes comme pour les femmes ?*
- *La résistance des femmes contre les injustices qu'elles subissent n'est-elle pas identique aux luttes contre toutes les formes d'inégalités liées aux personnes porteurs de handicap ou aux discriminations liées à la race «supposée» ?*
- *N'y a-t-il pas une hiérarchisation des causes ? La cause des femmes serait-elle moins noble que celle des classes ?*
- *En résistant à l'oppression, n'est-ce pas une forme de féminisme ?*

ARGUMENTS EN FAVEUR DE L'ÉGALITÉ

Être féministe, c'est œuvrer pour l'égalité de traitement entre les femmes et les hommes ; ce n'est pas une affaire de femmes mais L'affaire de tous.

Être féministe, c'est lutter pour le droit des filles et des garçons, c'est éviter de les mettre dans un carcan social en les privant de s'épanouir en tant que personne singulière, Être féministe, c'est respecter les personnes en évitant de leur attribuer un rôle social prédéterminé.

Être féministe, c'est lutter contre les inégalités professionnelles, c'est lutter contre la performance masculine, c'est lutter pour le droit des hommes à être vulnérable. C'est aussi lutter contre les conséquences néfastes et destructrices de la masculinité exacerbée chez les hommes, c'est éviter d'être dans la rhétorique/dichotomie de l'opposition des uns contre les autres, c'est aussi lutter contre toutes formes d'oppression empêchant les unes comme les autres d'être elles-mêmes.

Être féministe c'est être « un homme non sexiste ».

que
pensez-vous
des phrases
suivantes :

POUR ALLER PLUS LOIN

Amusez-vous

à lister des expressions sexistes, des idées reçues sur les femmes.

- Les femmes ne peuvent pas être leader, chef d'entreprise, ou occuper un poste à responsabilités.
- Femme au volant, mort au tournant
- Les tâches ménagères sont faites pour les femmes
- Une femme aura toujours plus de mal à progresser en milieu professionnel qu'un homme
- Les femmes résistent moins bien au stress professionnel que les hommes
- Plus une femme est belle, plus elle est idiote...

Puis remplacez « femme »

par « noir » et « homme » par « blanc » ...

On rit moins, tout de suite....

Et du coup, pourquoi cela choque-t-il lorsqu'on parle de personnes de couleur, mais pas lorsqu'un parle de femmes ?

Le féminisme est-il encore un combat d'arrière-garde aujourd'hui ?

« Les hommes sont faits pour avoir de l'argent. Pas les femmes. Les femmes sont faites pour en demander ».

Nadine De Rothschild

En 2007 lorsque Ségolène Royal annonce sa candidature à l'élection présidentielle, *Laurent Fabius* demande :

« Mais qui va garder les enfants ? »

« Les femmes, il faut les traiter comme de la merde » Donald Trump

≠ PRÉJUGÉ 6

« Les hommes
ne savent
pas gérer
les tâches
domestiques »

Nous entendons parfois dire « que les hommes ne savent pas cuisiner » « ni s'occuper des enfants ou des tâches ménagères » ; tout au moins pas aussi bien que les femmes, chez qui ce serait quasiment « naturel ». Cette croyance légitime le fait que ce sont les femmes qui gèrent très majoritairement les tâches domestiques, jugées plus ingrates que les fonctions professionnelles ou publiques.

Si les femmes passent deux fois plus de temps que les hommes à faire le ménage et à s'occuper des enfants, cela ne veut pas forcément dire que ces derniers n'ont pas autant de capacités. Car passer l'aspirateur ou manier un fer à repasser n'est pas plus compliqué que conduire une voiture ou manipuler un ordinateur. N'est-ce pas le rôle d'un apprentissage ? Penser que les hommes ne savent pas cuisiner est également une des idées reçues qui a encore la peau dure. Et pour cause, la majorité des foyers a recours aux talents des femmes plutôt qu'à celui des hommes pour préparer les repas quotidiens. Cette tâche, dévolue traditionnellement aux femmes, tout comme le restant des tâches domestiques, semble constituer une source de plaisir et de fierté pour un grand nombre d'entre elles, qui ne semblent pas toujours décidées à laisser leur place aux hommes derrière les fourneaux. En 2017, 58% des foyers interrogés dans une enquête Statista déclarent que c'est la femme qui cuisine le plus souvent. 24% des foyers déclarent que les deux cuisinent autant, et 17% que c'est l'homme qui cuisine le plus.

Les pratiques changent de plus en plus ; les hommes avouent prendre beaucoup de plaisir à cuisiner. Les grands chefs sont d'ailleurs le plus souvent des hommes !



COMMENT QUESTIONNER CE PRÉJUGÉ

- *Les tâches ménagères demandent-elles une habilité particulière ?
Les femmes sont-elles toutes douées pour tenir une maison ?
N'y a-t-il pas des hommes qui aiment prendre soin de leur intérieur et de leurs affaires ?*
- *La cuisine ne s'apprend-elle pas facilement grâce aux nombreux livres ou tutoriels sur Internet ?*
- *D'ailleurs, ne voit-on pas des émissions ne mettant en scène que des hommes « cuisinier ou pâtissier » ?*
- *Et si les femmes acceptaient de déléguer une partie de leur savoir-faire aux hommes ?*
- *Et si les femmes arrêtaient de reprocher aux hommes de mal faire le ménage, la cuisine, les courses, le repassage, le rangement ?*
- *A-t-on pensé aux hommes seuls ?
Ont-ils le choix ?*

ARGUMENTS EN FAVEUR DE L'ÉGALITÉ

Ce que nous pouvons affirmer c'est seulement qu'en y passant plus de temps, les femmes développent sans doute plus de savoir-faire dans la sphère domestique. En effet, les compétences découlent de l'expérience et dans ce domaine comme dans pratiquement tous les domaines, on apprend et acquiert des compétences en faisant. Ce n'est donc pas inné !

Il est à noter que les femmes portent aussi une part de responsabilité dans cet état de fait : nombreuses sont celles qui jugent qu'elles savent mieux faire que les hommes. Et pour cause, on les y entraîne dès le plus jeune âge. Ceci dit, apprendre aux femmes à déléguer et à accepter que le conjoint fasse à sa façon serait un pas important vers plus d'égalité.

De même, apprendre aux hommes à ne pas attendre de remerciements lorsqu'ils font une tâche ménagère serait un plus. Et leur apprendre à oublier les formules du type : « je vais t'aider pour ta vaisselle ou pour ton ménage ». Après tout, ils vivent aussi là, non ? Et les enfants sont aussi les leurs, non ?

POUR ALLER PLUS LOIN :

Demander autour de vous

si vos collègues hommes font le ménage ?

Qui chez vous fait le ménage ?

Faites un exercice sur la répartition des tâches domestiques. Qui fait quoi à la maison et **comparer** les réponses entre les filles et les garçons ?

« Les hommes
sont
insensibles
et violents »



Dans l'imagerie populaire, les hommes ne pleurent pas et seraient moins enclins à s'apitoyer sur le sort d'une personne en détresse que les femmes, qui elles au contraire, seraient soumises à leurs émotions. Qui plus est, les hommes aimeraient se battre et n'hésiteraient pas à entrer en guerre et à faire usage de la violence pour arriver à leurs fins. Les femmes les accusent souvent d'être insensibles devant la difficulté, d'être incapables de parler d'eux et d'exprimer leurs émotions.

S'il est vrai que nous recensons plus de violences commises par des hommes que par des femmes à tous niveaux (criminalité, violences sexuelles, violences conjugales etc.) et que les petits garçons ont tendance à plus se bagarrer que les petites filles, peut-on néanmoins considérer que les hommes sont insensibles et violents de nature ?

COMMENT QUESTIONNER CE PRÉJUGÉ

- *N'avez-vous jamais vu un homme pleurer ?*
- *Tous les hommes sont-ils violents ?*
- *Ne pensez-vous pas qu'ils s'inquiètent du sort de leurs proches ?*
- *A votre avis, les hommes ne s'engagent-ils pas autant dans des causes humanitaires ou sociales que les femmes ?*
- *Les femmes peuvent-elles être machistes ?*

ARGUMENTS EN FAVEUR DE L'ÉGALITÉ

Ces affirmations ne sont que des stéréotypes basés sur une généralisation et des raccourcis qui ne correspondent pas à la réalité.

Dans les faits, les petits garçons pleurent tout autant que les petites filles mais très tôt nous leur apprenons à refouler leurs émotions en leur répétant que « les hommes ne pleurent pas ». Quant aux petites filles, elles aussi peuvent tout à fait être violentes mais à elles on apprend à refouler les émotions de colère et à rester « sages ». Le choix des jouets que nous offrons aux enfants se fait de manière générale en fonction du sexe et non pas en fonction de la personnalité de l'enfant ou de son comportement spontané. Comment s'étonner alors que le comportement des adultes reflète ces disparités liées à des éducations différenciées ?

La neurobiologiste Catherine Vidal explique qu'avec la maturation du cerveau, l'apprentissage des traits et des rôles attribués aux garçons et aux filles va conduire très tôt le jeune enfant à organiser ses conduites selon les

modèles qui l'entourent : ceux de la virilité et la féminité, avec lesquels chacun.e d'entre nous sommes plus ou moins à l'aise mais que nous intégrons tous.te.s comme étant la norme. Ainsi, nous attribuons des qualités et des défauts au « sexe fort » comme au « sexe faible », aboutissant et légitimant une forme de domination des hommes sur les femmes, qui passent par la violence et par le refoulement de leur propre sensibilité. Ainsi, les hommes apprennent à étouffer leur empathie et non à la développer et la sensibilité est dénigrée comme étant de la sensiblerie et une faiblesse.

La société prône en effet l'efficacité et la réussite, il faut être le meilleur et tout est permis pour y parvenir, c'est pourquoi on s'attend à ce qu'un homme se montre agressif dans certaines circonstances. « La virilité se mesure précisément à l'aune de la violence que l'on est capable de commettre contre autrui, notamment contre ceux qui sont dominés, à commencer par les femmes. » (Dejours, 1998).

POUR ALLER PLUS LOIN :

Interrogeons-nous sur le machisme.

Quelle définition en donneriez-vous ?

Une femme peut-elle être machiste ?

« Les hommes ne pleurent pas, la boîte à clichés »
<https://www.youtube.com/watch?v=K0bYYL32qOA>

« Les femmes n'ont pas le sens de l'orientation »

« Les femmes ne savent pas lire une carte routière ». Cette affirmation solidement ancrée connaît un succès particulier sur les routes des départs en vacances. Elle alimente une croyance, largement répandue, selon laquelle les femmes n'auraient pas le sens de l'orientation. La plupart des hommes en sont persuadés, et certaines femmes l'affirment également, le sens de l'orientation serait une capacité masculine. Tout le monde connaît une histoire de couples ayant eu à utiliser une carte routière avant l'invention du GPS.

Certaines études tendent cependant à démontrer que les hommes auraient un meilleur sens de l'orientation que les femmes, grâce à l'hormone de la testostérone.

Des chercheurs, dont Carl Pintzka, de l'Université Norvégienne de science et de technologie (NTNU) ont tenté de comprendre en quoi les hormones pouvaient être responsables. Pour cela, 18 hommes et 18 femmes volontaires ont dû s'orienter dans un labyrinthe virtuel avec des lunettes 3D et une manette. Résultat : les hommes, utilisent plus correctement les points cardinaux, passent par des raccourcis, et se repèrent plus facilement que les femmes. Les chercheurs ont ensuite analysé les IRM de chaque participant et ont noté que les hommes utilisaient davantage leur hippocampe (partie du cerveau qui joue un rôle dans la mémoire et l'orientation), au contraire des femmes qui utilisaient surtout les zones frontales du cerveau. Est-ce forcément inné ou lié à l'expérience personnelle ?



COMMENT QUESTIONNER CE PRÉJUGÉ

- *Les femmes se servent-elles plus que les hommes des GPS pour s'orienter ?*
- *La testostérone a-t-elle un impact sur notre capacité à nous orienter ?*
- *Les hommes et les femmes ont-ils des cerveaux différents ?*
Le cerveau évoluerait-il au cours de la vie en fonction des apprentissages ?

Selon une enquête qui a été menée du 1er au 7 juin 2018 auprès de 10.500 membres du Club Identicar, premier club automobile de France, les femmes seraient moins accros au GPS que les hommes. À peine plus de deux tiers d'entre elles (contre près de 80% pour les hommes) placent cette invention des années 2000 dans le Top 3 des innovations qui leur semblent indispensables.

Mais en 2010, d'autres chercheurs ont fourni à 200 femmes de la testostérone pendant un mois avant de leur demander de participer à de nombreux tests cognitifs (évaluant leur repérage dans l'espace, mémorisation, fluidité verbale, etc.) Verdict : aucune différence n'a été constatée entre celles qui ont pris ce traitement et un placebo.

Pour Catherine Vidal, neurobiologiste, il est fort probable que les différences cérébrales observées par IRM dans chacune de ces études ne soient pas liées au genre, mais à des expériences individuelles.

Certain.e.s chercheur.e.s suggèrent en effet que les différences d'aptitudes spatiales entre hommes et femmes, comme le sens de l'orientation, s'expliquent en grande partie par le contexte culturel et social, notamment

ARGUMENTS EN FAVEUR DE L'ÉGALITÉ

l'éducation.

Jing Feng, du département de psychologie de l'université de Toronto (Canada) a montré que 10 heures d'entraînement à un jeu vidéo d'action dans lequel il faut rapidement retrouver son chemin éliminaient les différences entre filles et garçons (Psychology Science 2007). Cette capacité à se positionner sur une carte et à y trouver un itinéraire n'est donc pas innée.

Ainsi, si vous habituez votre cerveau à faire des calculs, si vous pratiquez un sport où le déplacement est important voire stratégique (comme le basket par exemple), ou si vous adaptez quotidiennement vos trajets selon les imprévus (le chauffeur de taxi versus le chauffeur de bus), vous habituez votre hippocampe à trouver ses repères. C'est le même phénomène que pour l'apprentissage et la mémoire.

Dans certains pays, les femmes ont moins accès à l'éducation, ne peuvent pas se déplacer toutes seules ou conduire. Si l'on ne peut pas exercer ces activités, il est donc normal d'avoir un sens de l'orientation moins développé.

POUR ALLER PLUS LOIN :

Exercez-vous à vous repérer dans une ville.

Est-ce une question de sexe ?

Visualisez sur une carte un périmètre où vous devez vous rendre, puis laissez votre plan et essayez de vous y rendre. Comparez les écarts entre les individus

Amusez-vous

à des jeux virtuels comme ESCAPE GAME ce sont des bons moyens pour développer son sens de l'orientation en famille ?

≠ PRÉJUGÉ 9

« Les femmes
ne savent
pas conduire »

Qui n'a jamais entendu le dicton «femme au volant, mort au tournant» ? Cet adage en dit long sur les croyances populaires concernant la conduite automobile des femmes. Ces dernières représenteraient un vrai danger au volant d'une voiture. Les statistiques montrent en effet que leur taux de réussite à l'examen du permis de conduire est plus faible que celui des hommes (48 % de réussite en 2007 pour les candidates contre 58 % pour les candidats).

Selon une étude réalisée entre janvier et février 2018 par le comparateur d'assurance Minute Auto, alors que 96% des conductrices estiment qu'elles conduisent bien, les hommes sont toujours persuadés que les femmes sont dangereuses au volant. Plus des trois quarts des conductrices concernées se sont fait insulter par le sexe opposé au volant. Et dans près de deux tiers des cas, l'injure en question faisait référence au caractère féminin du conducteur.

COMMENT QUESTIONNER CE PRÉJUGÉ

- *Les femmes sont-elles moins nombreuses sur les routes que les hommes ?*
- *Selon quels critères peut-on affirmer que les femmes sont de mauvaises conductrices ?*
- *A votre avis, les femmes causent-elles plus d'accidents que les hommes ?*
- *Ont-elles plus de conduites à risque ?*



ARGUMENTS EN FAVEUR DE L'ÉGALITÉ

En mars 2016, la délégation aux droits des femmes et à l'égalité des chances entre les hommes et les femmes du Sénat a débuté des travaux sur le thème « Femmes et voiture ». L'objectif était notamment d'analyser la problématique de l'accidentologie routière sous l'angle homme/femme.

Dans le flux de la circulation, kilométrages et temps de parcours confondus, les femmes représentent 49% des conducteur.rices, et les hommes 51%. Il y a donc une égalité dans la circulation mais une très forte inégalité dans l'accidentologie et les infractions. C'est insuffisamment connu mais l'insécurité routière est largement une affaire de genre.

En effet, selon les statistiques du fichier national des accidents de la route (BAAC), les hommes représentent 75 % des victimes décédées suite à un accident de la circulation. Le nombre d'hommes tués sur nos routes (2 604 en 2015) était trois fois supérieur à celui des femmes (857). Parmi ces victimes, la grande majorité des hommes étaient conducteurs du véhicule (77 %), seulement 12 % étaient des passagers et 11 % des piétons. Chez les femmes, 43 % étaient les conductrices, 37 % des passagères et 20 % des piétonnes. Sur le nombre total de conducteurs tués sur la route, les hommes y représentent donc 85 % !

Si les hommes sont plus nombreux à perdre la vie dans un accident de la route, ils sont également plus nombreux à être à l'origine des accidents mortels (82,5%). Quant aux infractions : en 2014, les conducteurs impliqués dans un accident mortel à cause de l'alcool au volant ont été à 92% des hommes. Les chiffres concernant la conduite

sous l'emprise de stupéfiants sont très proches : 91 % des conducteurs ayant commis cette infraction ayant entraîné la mort, sont des hommes. Les hommes sont aussi largement en tête dans les cas d'excès de vitesse, de dépassement dangereux, d'inattention, ou encore de non-respect des distances de sécurité. En 2015, 68% des points retirés concernent les conducteurs.

Pour ce qui est de la proportion exacte d'homme et de femmes dans le trafic, il n'existe pas de données officielles. Toutefois, en 2012, une étude menée par TNS Sofres sur le parc automobile montrait que le kilométrage annuel des conductrices était très proche de celui des hommes avec 11.200 km contre 12.500 km.

Alors, pourquoi les femmes auraient-elles plus de mal à réussir leur examen de conduite ? Dès 1995, Steele et Aronson ont émis l'hypothèse que face à une situation évaluative menaçante, l'anxiété ressentie par les individus cibles de stéréotypes négatifs pourrait avoir un rôle dans la chute de performance observée chez ces individus dans des tâches évaluatives. La menace du stéréotype apparaît lorsque des individus prennent conscience du risque qu'ils ont d'être jugés sur la base de stéréotypes négatifs visant leur groupe d'appartenance (Steele, 1997). Plus spécifiquement, l'inquiétude de confirmer ces stéréotypes négatifs aux yeux des autres et à leurs propres yeux aurait un impact délétère sur la performance de ces individus. (Wout, Danso, Jackson, & Spencer, 2008).

En revanche, malgré ce qu'on pourrait croire, les femmes déclarent autant de sinistres que les hommes à leur assureur, annonce le site les furets.

POUR ALLER PLUS LOIN :

Qui conduit souvent les enfants ?

Testez vos capacités d'orientation en voiture, voyez-vous des différences entre les hommes et les femmes. Comptabilisez le nombre de personnes qui émettent ce préjugé ?

Regardez les publicités et repérez les stéréotypes véhiculés, commentez-les ?

Argumentez

Les femmes payent moins cher les assurance auto : d'accord ou pas d'accord ?

Les femmes et les hommes déclarent autant de sinistres, vrai ou faux ?

<https://www.autoplus.fr/actualite/Assurances-auto-Femmes-Prix-Hommes-Primes-1545200.html>

« Les femmes
ne sont pas
bricoleuses »



« Femme en salopette, travail salopé. » ou « Femme à l'atelier, bordel sur le chantier » autant d'expressions sarcastiques et sexistes qui laissent entendre que les femmes ne savent pas bricoler. Bien entendu, rien ne dit que les travaux du quotidien doivent être réservés aux hommes mais pendant longtemps, beaucoup s'étaient fait à l'idée que la menuiserie ou la plomberie ne concernaient pas la population féminine.

La branche professionnelle des métiers du bâtiment est d'ailleurs un bastion du travail masculin avec seulement 12% de femmes salariées dont 1,5 % de femmes «ouvrières ». Bien que ces chiffres soient en constante progression, les femmes s'orientent très peu vers ce secteur, lorsqu'elles n'y sont pas découragées par les professionnel.le.s de l'orientation elles-mêmes, imprégné.e.s de stéréotypes et qui par principe de réalité, se basent sur les chiffres pour avancer que le bricolage et plus largement les métiers manuels, « ce n'est pas pour les femmes ».

COMMENT QUESTIONNER CE PRÉJUGÉ

- *Ne connaissez-vous pas des femmes qui bricolent à la maison ?*
- *Certaines femmes ne sont-elles pas très manuelles et créatives ?*
- *Ne pensez-vous pas que le bricolage est devenu l'affaire de tous et de toutes, pour des raisons économiques ou par effet de mode ?*

ARGUMENTS EN FAVEUR DE L'ÉGALITÉ

Pourtant, aujourd'hui, que ce soit par passion ou en tant que profession, les femmes s'intéressent davantage au bricolage que par le passé. Selon un sondage IFOP de 2006, 95% des femmes bricolent. Cette féminisation du bricolage est due à plusieurs facteurs. Tout d'abord, pour des raisons économiques, nous sommes nombreux à ne plus faire appel à des prestataires, préférant ainsi le faire nous-mêmes d'où la démocratisation du DIY « Do It Yourself », traduit littéralement « fais-le toi-même ». En effet, l'émergence des tutoriels sur Internet permet maintenant aux bricoleur.euse.s débutant.e.s de pratiquer une activité autrefois impossible sans l'aide d'un.e professionnel.le. La pratique étant devenue accessible, les femmes s'y sont mises massivement. Bricoler soi-même est devenu un véritable phénomène de mode. 95% d'entre elles déclarent ne pas avoir besoin des hommes pour bricoler et 76%, qu'il est plus rapide et plus simple de se débrouiller toute seule que d'attendre l'aide d'autrui.

Le site internet Budget-maison.com a réalisé un sondage en 2017 sur un panel de 1 198 Français (670 femmes / 528 hommes) pour savoir si le bricolage se conjugait au féminin. Est-ce une activité plaisante ou contraignante pour elles ? Le sondage indique qu'elles sont plus nombreuses à bricoler par plaisir que par obligation ou par souci d'économie : 39% bricolent avec le sourire contre 33% pour réduire la facture et 10% en serrant les dents, poussées par les circonstances. Enfin, les femmes n'hésitent pas à s'équiper et à personnaliser leur équipement, entre 63% qui achètent leur propre outil et 81% qui font en sorte d'acheter des outils plus adaptés, que ce soit pour une question de poids ou une question de goûts. Les marques l'ont bien compris et de plus en plus d'outils adaptés aux femmes voient le jour et remplissent les rayons (des outils plus légers, plus maniables, plus design). De nombreux cours de bricolage sont également proposés par les différentes enseignes qui tentent de surfer sur ce nouveau marché que représente la gent féminine.

Malgré tout, les femmes estiment que les hommes jouent toujours un grand rôle en matière de bricolage. Une majorité considère que les travaux d'électricité (64%) et de maçonnerie (54%) nécessitent une intervention masculine et 72% des femmes soutiennent l'idée selon laquelle en matière de bricolage, les hommes représentent les bras et les femmes représentent la tête. Mais, si deux tiers des femmes interrogées disent aimer bricoler en compagnie de leur partenaire, seuls 39% des hommes partagent ce plaisir. Ils ne sont par exemple que 47% à faire confiance à leur femme pour les travaux et 42% à considérer les idées des femmes plus pratiques.

POUR ALLER PLUS LOIN :

Interrogez

votre famille et vos ami.es qui bricolent à la maison : n'y a-t-il pas des femmes ?

Dans les magasins de bricolage **amusez-vous** à observer les acheteurs :

est-ce que ce ne sont que des hommes ?

A votre avis combien de femmes bricolent ?

A votre avis combien d'architectes sont des femmes ?

« Les femmes
sont faites
pour avoir
des enfants,
elles sont nées
comme ça,
c'est naturel »

Il existe une croyance générale selon laquelle les femmes disposent d'un instinct maternel naturel, qui les pousserait à avoir un désir d'enfant inéluctable, et qui ferait d'elles les personnes les mieux disposées à en prendre soin. Possédant par nature la possibilité d'enfanter, elles seraient faites pour être mères, et ne seraient accomplies qu'à travers ce rôle. Par ailleurs, pendant la grossesse la mère et son enfant seraient connectés et créeraient dès les premiers mois du fœtus un lien affectif fort, ce qui expliquerait qu'elles soient le « premier » parent, ou le parent responsable, celui qui se sacrifie et qui s'occupe de l'éducation de l'enfant. Ainsi, l'infécondité volontaire des femmes apparaît comme suspecte et potentiellement dangereuse. Une femme « ça veut des enfants », et « c'est fait pour s'en occuper ». Or, si nous retraçons l'histoire de la maternité comme le fait Elisabeth Badinter, on s'aperçoit que la conception de la maternité a évolué au fil des périodes et des territoires, remettant en cause l'existence d'un instinct maternel. Pour cela, elle s'appuie sur l'analyse d'une pratique très répandue au 18ème siècle en France ; la mise en nourrice, qui consistait à envoyer les enfants chez des femmes à la campagne dès le plus jeune âge. Cette pratique allait à l'encontre de ce qu'on attend de « bonnes mères » aujourd'hui, car en plus d'abandonner leurs enfants, ces femmes mettaient leurs enfants en danger, connaissant parfaitement le taux de mortalité très important chez ces nourrices. Ce qu'il faut souligner c'est que « l'instinct maternel », et « l'amour maternel » se construisent tout au long du processus et qu'il n'est pas forcément inné (les enfants adoptés). De même pour le désir d'enfant, nous supposons souvent que c'est la femme qui émet ce désir, mais qui ne connaît pas un homme autour de lui ou d'elle qui émet l'envie d'avoir des enfants, quelquefois plus que sa partenaire ? La notion de « désir d'enfant » est autant importante chez les pères. En réalité, ce désir est construit au travers d'un processus de socialisation œuvrant dès la petite enfance, et préparant plus les jeunes filles que les garçons à devenir de futures mères. Françoise Héritier, Anthropologue dira « le terme instinct, au sens strict, suppose que l'on soit conduit, malgré soi, à un certain type de comportements qui seraient liés à notre espèce. Cela est valable pour les animaux, mais ne l'est pas pour l'espèce humaine. Parce que l'homme est doté d'une conscience, d'un libre-arbitre, de sentiments...Il s'agit donc de volontés, et non d'instincts ». Cette auteure souligne également que l'amour maternel est une construction mentale, sociale, qui se construit dès l'enfance pour chaque individu. »

Maryse Vaillant psychologue dira « Comme tout être humain, la jeune mère est travaillée par son inconscient, son histoire de fille, l'histoire de sa mère et celle des femmes de sa famille. Son désir d'enfant est lié à son passé, à sa relation au père ou au géniteur de l'enfant, ainsi qu'à ses projections sur l'avenir. Il n'y a rien d'instinctif là-dedans, c'est une maturation psychique singulière à chaque jeune mère »

C'est la même chose quant à l'éducation des enfants. Si certaines personnes estiment que les femmes s'en sortent mieux et que leur instinct maternel est inné, en réalité, les femmes ne sont pas toutes à l'aise avec les enfants, loin de là. Le prétendu instinct maternel est en réalité une injonction sociale que les femmes intègrent et qui souvent peut les faire culpabiliser lorsqu'elles ne se sentent pas à la hauteur. D'où le fameux « baby blues » dont les causes hormonales se mêlent aux causes émotionnelles, une sensation diffuse de ne pas forcément savoir quoi faire avec ce nouveau-né. Celles qui ne souhaitent pas d'enfants peuvent même se sentir remises en cause dans leur statut de femme. C'est dire si l'injonction est forte.

Lorsqu'elles sont à l'aise avec les enfants, et on pourrait penser que c'est la majorité, un examen plus minutieux dévoilera que la plupart du temps, c'est le fruit d'une transmission familiale ou d'un environnement dans lequel la petite fille s'est vue confrontée très tôt aux jeunes enfants et à travers lequel elle a pu s'identifier et intégrer des gestes et des comportements adéquats.

Nous pouvons constater que les jeunes garçons y sont souvent moins confrontés, puisqu'on estime dans presque toutes les cultures qu'ils ne sont pas doués pour cela, mais pour d'autres sphères.

Par ailleurs certains pères de famille relèvent aujourd'hui brillamment le défi. Certains d'entre eux n'ont d'ailleurs pas le choix: lorsque les circonstances de vie les amènent à prendre en charge eux-mêmes leurs enfants, on s'aperçoit qu'ils sont tout aussi capables et qu'ils s'en sortent en général très bien.

Il s'agit donc d'une croyance erronée, une supposition qui découle d'un constat sur la manière dont fonctionne la société de manière générale, mais sans prendre en compte les cas particuliers. D'ailleurs, nous constatons de manière générale une évolution des mœurs et de plus de plus de pères prennent désormais leur rôle au sérieux. Ce qui tend à réfuter ce préjugé, les hommes peuvent tout à fait gérer les enfants et la maison.

COMMENT QUESTIONNER CE PRÉJUGÉ

- *Comment explique-t-on que certaines femmes ne désirent pas d'enfants alors que des hommes en désirent ?*
- *N'est-ce que les mères qui tisseraient des liens avec leurs enfants, et pas les pères ?*
- *Les parents adoptifs n'auraient-ils pas d'instinct ?*
N'aimeraient-ils pas leurs enfants autant que les parents géniteurs naturels ?
- *Comment explique-t-on l'abandon ?*
le placement d'enfants ?
- *Un père n'est-il pas capable d'élever seul ses enfants ?*
N'y a-t-il pas le désir d'enfant ?
Qu'en est-il pour la garde alternée ?
Qu'en est-il lorsque les mères meurent en couche ?
- *Pourquoi les femmes qui n'ont pas d'enfant sont-elles stigmatisées ?*

ARGUMENTS EN FAVEUR DE L'ÉGALITÉ

Ainsi, si la maternité reste une norme pour les femmes, nous observons tout de même une baisse considérable des taux de natalité, notamment en Europe. Or, si les femmes étaient réellement conçues pour faire des enfants, le taux de fécondité ne serait-il pas égal partout et tout le temps ? Pourtant, on observe que le taux de grossesse varie en fonction du lieu, de l'époque, des cultures et des conditions économiques. Par ailleurs, le taux de femmes n'ayant jamais eu d'enfant est en nette augmentation et ce depuis quelques années. Ainsi, 21 % des femmes suisses nées en 1968 n'ont jamais eu d'enfant, ainsi que 18 % des femmes autrichiennes et 14 % des femmes françaises. De plus, les enfants ne sont pas qu'une affaire de femme puisque les hommes tendent à prendre une part de plus en plus importante dans l'éducation des enfants. Le nombre de pères au foyer est ainsi en augmentation depuis quelques années, tout comme le nombre de pères élevant seuls leurs enfants, et les familles homoparentales.

Sciences Humaines de septembre octobre 2017 montre que depuis 1950 le nombre de femmes sans enfant à 40 ans a augmenté en France et en Europe. De plus, les femmes sans enfant travaillent plus souvent que leurs mères, considèrent le travail comme aussi important que le mariage et sont plus souvent proches des mouvements féministes. Les classes sociales supérieures sont surreprésentées en Grande Bretagne, par exemple, 50 % des femmes qui occupent des postes à responsabilité et de direction sont sans enfant. Elles sont aussi nombreuses chez les plus diplômées, même si cette distinction tend à s'amenuiser. Le mouvement des femmes et des hommes qui ont fermement décidé de ne pas avoir d'enfant prend de l'ampleur, il existe désormais une journée internationale des « childfree » et bientôt, en France, des manifestations de personnes sans enfant.



POUR ALLEZ PLUS LOIN :

Interroger

les femmes et les hommes de votre entourage en leur demandant qui gère les enfants à la maison ?

Amusez-vous

à inverser

« les hommes sont nés pour ne pas s'occuper des enfants c'est naturel » et relevez les réactions.

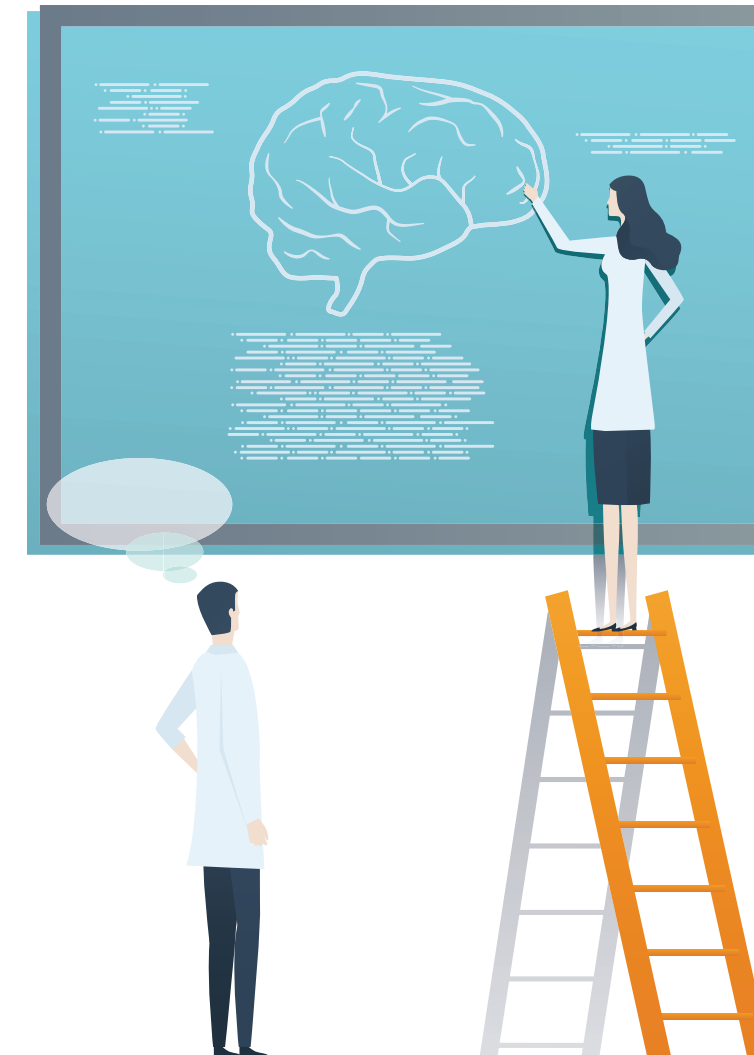
« Les hommes ont plus de besoins sexuels que les femmes »

Selon l'enquête « Contexte de la sexualité en France », dirigée par Nathalie Bajos et Michel Bozon, 73% des femmes et 59% des hommes penseraient que par nature, les hommes ont plus de besoins sexuels que les femmes. Du fait de leur sexe, les hommes auraient alors plus de pulsions sexuelles que les femmes, et seraient dès lors moins enclins à « se contrôler ».

Ainsi, puisqu'elles auraient moins de besoins sexuels par nature, les femmes seraient dès lors moins légitimes à être infidèles, ou à avoir une activité sexuelle importante. Les hommes multipliant les conquêtes seraient alors des « séducteurs », tandis que les femmes seraient des « salopes » ou des « putains ». Celles-ci devraient alors se méfier des hommes, surtout si certains ne pouvaient réprimer leurs pulsions, et adopter des comportements adaptés pouvant être considérés comme plus « prudents » (ne pas marcher seule la nuit, ne pas mettre de jupes trop courtes). En effet, selon Freud, les différences de sexualité entre femmes et hommes seraient d'ordre « naturel ».

Ainsi, la libido serait purement masculine, et la sexualité des femmes ne serait que passive, elle n'existerait qu'à travers sa fonction reproductive et ne serait dédiée qu'à l'assouvissement du plaisir des hommes. Cependant, les travaux d'Alfred Kinsley, célèbre biologiste et sexologue américain, sont venus contredire la théorie de Freud en montrant que les sexualités féminine et masculine ne présentaient aucune différence d'ordre biologique. En effet, si les organes reproducteurs diffèrent, l'excitation ou l'orgasme sont physiologiquement identiques pour les deux sexes. Le désir fonctionne de la même manière à travers plusieurs étapes qui définissent la « réponse sexuelle humaine » pour les 2 sexes. La plupart, des hommes

n'ont pas plus de besoins sexuels que les femmes. Par ailleurs, on aurait tendance à d'avantage légitimer ces besoins sexuels masculins car l'excitation masculine est plus visible, les hommes possédant une capacité érectile. Or, l'excitation sexuelle provoque une érection chez les hommes comme chez les femmes. De la même manière que le pénis, le clitoris renferme aussi des corps caverneux qui se gorgent de sang sous l'influx nerveux provoqué par l'excitation.



COMMENT QUESTIONNER CE PRÉJUGÉ

- *Les femmes ne ressentent-elles pas le besoin de relations sexuelles pour d'autres raisons que pour enfanter ?*
- *Les hommes ne pensent-ils tous qu'au sexe ? Les hommes sont-ils tous incapables de contrôler leurs pulsions sexuelles ?*
- *Les hommes sont-ils tous infidèles ?*
- *Les femmes aimeraient-elles le sexe moins que les hommes ?*
- *N'y a-t-il pas des femmes infidèles ? Des femmes qui multiplient les conquêtes ?*

ARGUMENTS EN FAVEUR DE L'ÉGALITÉ

Ces représentations de la sexualité se manifestent par des différences de pratiques sexuelles entre les femmes et les hommes. En effet, selon l'enquête « Contexte de la sexualité en France », dirigée par Nathalie Bajos et Michel Bozon en 2008, 90 % des hommes disent avoir déjà pratiqué la masturbation contre 60 % des femmes ; et les hommes déclarent en moyenne beaucoup plus de partenaires que les femmes (11,6 contre 4,4). Mais si on observe encore cette différenciation, c'est parce que les pratiques de la sexualité sont marquées par les représentations et les rôles sociaux intériorisés par les femmes et les hommes. L'encadrement et l'éducation de la sexualité chez les femmes et les hommes subissent un conditionnement social différencié, la sexualité féminine souffrant de fait d'un contrôle et d'une répression beaucoup plus importants, notamment de la part du cercle familial. Cependant, l'enquête révèle aussi un rapprochement progressif des comportements sexuels entre les femmes et les hommes, représentatif d'une évolution et d'une libération des pratiques sexuelles, notamment chez les femmes depuis une dizaine d'années, montrant ainsi que les pratiques sont socialement et culturellement déterminées et ne relèvent pas forcément de la nature.

POUR ALLER PLUS LOIN :

Lancez le débat

« les hommes ne pensent qu'au sexe », relevez les réactions des filles et des garçons. Le désir n'est-il qu'une histoire physiologique ?

Une femme « mûre » avec un jeune homme c'est ?

Un homme « mûr » avec une jeune fille c'est ?

Pour aller plus loin :

sondage Ipsos pour Psychologies : 2014

« Sexualité : De quoi les femmes ont-elles réellement envie ? »

« Les femmes
sont moins
performantes
que les
hommes »

Etre une « femmelette », c'est être d'une grande faiblesse morale mais surtout physique, car il est avéré que les femmes sont moins fortes que leurs homologues masculins. Plus grands, plus musclés, plus endurants, les hommes seraient plus performants que les femmes, ce qui expliquerait que les disciplines sportives soient divisées en deux catégories, et qu'on ne puisse avoir de compétition mixte, puisqu'à âge et entraînement égaux, les femmes ne pourraient pas rattraper les performances sportives des hommes. Cela expliquerait aussi pourquoi on considère certains métiers comme « masculins » (tels les métiers du bâtiment), et certains métiers comme « féminins » (tels les métiers du soin). Les hommes seraient caractérisés par l'action et la démonstration physique tandis que les femmes seraient plus axées sur la douceur et le calme. Pourtant, des travaux montrent au contraire que le sexe ne serait pas un facteur important dans la limitation des performances physiques (Vidal & Benoit-Browaey, 2005). Ce seraient davantage les compétences acquises, l'entraînement, la motivation, et la maîtrise de techniques efficaces qui distingueraient entre eux les individus. D'ailleurs, depuis les années 1950, les performances sportives des femmes se sont peu à peu rapprochées de celles des hommes, y compris dans les disciplines réputées masculines, comme le lancer de poids (Catherine Louveau, 1998). Des expériences (Hudson, 1994) montrent d'ailleurs que les écarts de distances de lancer de poids s'effacent lorsque des enfants changent de bras dominant. Ainsi, les différences physiques entre les femmes et les hommes seraient liées à un processus de socialisation différencié, qui encouragerait peu les jeunes filles à développer leur force physique afin de ménager leur « fragilité », quand on sollicite les garçons à s'engager dès leur plus jeune âge dans une motricité diversifiée.

COMMENT QUESTIONNER CE PRÉJUGÉ

- *Les femmes sont-elles toutes plus faibles physiquement que les hommes ?*
- *Pensez-vous par exemple que Serena Williams, la célèbre joueuse de tennis, est plus faible physiquement que Novak Djokovic ?*
- *Qu'en est-il des bodybildeuses ?
Ou des femmes qui pratiquent des professions considérées comme masculines ?*
- *Ne faut-il pas avoir de force pour porter des patients comme le font les femmes qui exercent le métier d'aide-soignante ?*

ARGUMENTS EN FAVEUR DE L'ÉGALITÉ



Si les différences physiques entre les femmes et les hommes sont liées à des processus de socialisation différenciée, elles tendent aujourd'hui à se réduire grâce à une présence de plus en plus importante des femmes dans les milieux traditionnellement considérés comme masculins. C'est le cas dans le sport de haut niveau, puisqu'on observe une augmentation notable de la proportion d'athlètes féminines participant aux jeux olympiques : leur part dans l'ensemble des athlètes est passée de 24% aux JO de Los Angeles en 1984, à 44 % aux JO de Londres en 2012. Par ailleurs, on observe une féminisation progressive des métiers considérés traditionnellement comme masculins. On a ainsi pu voir apparaître des femmes pompières, maçonnes, et de manière plus générale bon nombre de femmes dans des métiers où l'usage de la force physique est nécessaire. Au sein de la police nationale et tous services confondus, le nombre de femmes est passé de 30 330 à 39 071 en seulement dix ans (de 2004 à 2014). Au 31 Décembre 2014, les femmes représentaient 24,2 % des officiers de police, et 8,4 % des CRS, alors même qu'il n'y avait aucune femme CRS jusqu'en 2009 (emploipublic.fr). De plus, il existe des professions considérées comme féminines qui requièrent une force physique très importante mais qui ne sont pas mises en lumière comme tel. Les métiers d'aide-soignante ou d'infirmière, principalement exercés par des femmes, demandent à celles qui les exercent des ports de charges lourdes, et une bonne condition physique, alors même que ce sont des métiers du soin à la personne.

POUR ALLER PLUS LOIN :

Amusez-vous

à lister et comparer les métiers occupés par les femmes et les hommes ;

N'y a-t-il pas des métiers majoritairement exercés par les femmes demandant aussi de la force physique ?

N'y a-t-il pas une différence entre force physique et endurance ?

Les nouvelles technologies ne permettent-elles pas aux hommes comme aux femmes de faire moins appel à leurs forces physiques ?

« Les femmes se crêpent le chignon entre elles »

Qui n'a jamais entendu parler de rivalité féminine ? Les femmes seraient méchantes, mesquines, hypocrites entre elles, elles se « crêperaient » le chignon. Dans le monde professionnel, une ou plusieurs femmes au sein d'une équipe entraineraient la « zizanie ». Elles seraient incapables de s'entendre entre elles contrairement aux hommes qui, eux, seraient plus faciles à vivre, moins en compétition.

Selon Annik Houel, professeure de psychologie, ces propos que l'on peut entendre dans n'importe quel domaine professionnel, relèveraient d'une misogynie féminine, ou de ce qu'elle appelle une « misogynie d'appoint ». Cette misogynie d'appoint peut prendre plusieurs formes : le dénigrement, la jalousie, le mépris, ou encore la recherche de compagnie de figures masculines. Or, si ces comportements et stéréotypes vont dans le sens de la misogynie dominante, ils visent une ou des semblables ; autrement dit, les femmes l'utilisent contre elles-mêmes. Pour Annick Houel mais aussi pour Danièle Kergoat, il s'agit d'un système de défense qui peut être mis en place par les femmes pour exister dans un système patriarcal où les hommes exercent le pouvoir. En pratiquant une misogynie contre elles-mêmes, ces femmes rejettent leur catégorie de femme. Elles ne s'identifient pas au collectif féminin, et tentent vigoureusement de s'en détacher le plus possible, ce qui est un moyen pour elles de se démarquer des autres femmes. Autrement dit, adopter des comportements qui relèvent de la « misogynie d'appoint » leur permet de se protéger en tant que femme, et de s'adapter à un environnement qui leur est hostile.

Par ailleurs, nous pouvons aussi avancer que la rivalité féminine fait partie de l'imaginaire collectif. A travers les contes de fées les plus populaires se nichent de nombreuses histoires de rivalité féminine: Cendrillon était harcelée par ses demi-sœurs, et Blanche-Neige subit plusieurs tentatives d'assassinat par sa belle-mère, qui ne supporte pas d'être remplacée par plus belle qu'elle. Ainsi les jeunes filles grandissent avec des critères de beauté exigeants et contraignants supposés leur donner plus de valeur sociale. Les concours de beauté pour filles et femmes qui les mettent en compétition pour savoir qui est la plus belle en sont un exemple flagrant.

COMMENT QUESTIONNER CE PRÉJUGÉ

- *Est-ce que toutes les femmes sont en compétition entre elles ?*
- *Est-ce qu'on voit souvent les femmes se battre entre elles ?
Se disputer violemment ?
Plus que les hommes ?*
- *Toutes les femmes souhaitent-elles être plus belles que les autres ?
Plus compétentes ?*
- *Les hommes ne sont-ils pas également en compétition entre eux ?*
- *N'y a-t-il pas des réseaux de solidarité entre femmes ?*
- *N'y a-t-il pas des entreprises où l'entente entre femmes est bonne ? Où celle entre les hommes n'est pas bonne ?*

ARGUMENTS EN FAVEUR DE L'ÉGALITÉ

L'idée de s'attaquer au chignon de son adversaire, qui est la coiffure emblématique de l'élégance et du raffinement supposément féminin symbolise l'idée de la déposséder de sa féminité. Cela renvoie donc bien à cet imaginaire collectif de rivalité des femmes entre elles pour savoir qui sera la plus jolie et dans certaines situations bien réelles de mécanismes psychologiques de défense ou de tentative maladroite pour gagner en estime de soi.

Toutefois si on y regarde de plus près, dans la vie de tous les jours, les femmes qui se disputent ne le font pas pour se sentir plus belles mais bien en vertu d'un désaccord ou d'un malentendu, de la même manière que le font les hommes. On voit bien que les hommes sont tout aussi capables de se disputer et d'en venir aux mains en cas de désaccord. Simplement, cela ne nous vient pas à l'idée de le mettre en évidence, parce qu'on trouve cela « normal ». Chez les femmes au contraire, lorsqu'une dispute éclate, l'expression « elles se crêpent le chignon » vient plutôt mettre en exergue le fait que les femmes sont capables de brutalité alors qu'on attend justement de la gent féminine de la douceur et une coiffure soignée. C'est une manière parmi tant d'autres de les disqualifier.

En réalité, dans le monde du travail comme ailleurs, les femmes ne sont pas forcément plus en compétition que les hommes, et elles ne se disputent pas plus souvent ou plus violemment. Les rivalités entre hommes sont déjà bien connues, elles sont même inhérentes au monde du travail et à ses hiérarchies. De ce fait, depuis longtemps, les coachs et les entreprises ont mis en place des mécanismes pour les aider à les analyser et les gérer. Les femmes ont investi le monde du travail plus tardivement et occupent moins de positions dominantes dans les entreprises. Le plafond de verre auquel elles font souvent face et les efforts redoublés qu'elles doivent réaliser pour espérer grimper dans la hiérarchie sociale les placent peut-être plus en situation de rivalité entre elles au sein des entreprises. Toutefois, on ne peut pas généraliser cette tendance, car l'ambiance de travail entre femmes peut très bien être empreinte de respect mutuel et de solidarité. Par ailleurs, de nombreux réseaux de femmes ont émergé dans le monde du travail (BPW, réseaux des avocates, des médecins, des réseaux d'appui aux femmes entrepreneures etc.) avec pour socle commun la solidarité et l'entraide entre femmes.



POUR ALLER PLUS LOIN :

Définissez

l'expression « se crêper le chignon ».

Relevez les réactions

Trouvez des expressions similaires, des clichés sur les hommes.

Les hommes entre eux ... ?

Listez les clichés.

« Toutes les femmes ne s'intéressent qu'à l'argent »

« Pour se procurer de l'argent, rien de plus ingénieux qu'une femme », prétendait Aristophane, poète grec du 5^{ème} siècle avant JC. Si cette citation date d'il y a plus de 2000 ans, l'image qu'elle donne reste pourtant bien d'actualité et renvoie à un stéréotype toujours bien ancré aujourd'hui : les femmes seraient vénales. En effet, selon un sondage CSA/Cofidis, 66% des interrogés pensent que les femmes dépensent plus que les hommes, et se permettraient donc des écarts financiers plus importants. C'est en ce sens qu'on entend l'adage « une femme ça coûte cher », car les femmes en plus d'être plus dépensières, demanderaient aussi à être « entretenues ». Elles seraient alors capables d'être manipulatrices, et de séduire les hommes pour leur argent afin d'en profiter. Pire même, certaines ne chercheraient parfois que le confort financier et matériel chez les hommes, comme les nombreuses figures d'épouses cupides et de séductrices vénales que l'on retrouve dans la culture populaire. En réalité, cette représentation de la femme « croqueuse de fortune » puise son existence dans l'histoire du rapport des femmes à l'argent. Jusqu'en 1907 les maris encaissent le salaire de leur épouse et peuvent en disposer à leur guise dans le cadre du mariage sous le régime de la communauté. En 1942, les femmes sont autorisées à ouvrir un compte en banque, mais elles doivent attendre 1965 pour le faire sans demander l'accord de leur mari. Sauf exception, les femmes disposaient donc jusqu'alors d'un budget alloué par leur mari pour les dépenses courantes, qu'elles gèrent en « bonne mère de famille ». L'argent n'est alors pas une affaire de femme, il ne leur appartient pas de le gérer, puisque l'argent est synonyme de pouvoir et que le pouvoir appartient aux hommes.

Bien qu'aujourd'hui les femmes soient indépendantes financièrement, le rapport des femmes à l'argent reste complexe et les femmes qui possèdent de l'argent tendent toujours à être diabolisées, contrairement aux hommes. Par ailleurs, du fait que les femmes ne possédaient pas d'activité professionnelle rémunérée, le mariage avait dès lors un objectif social de sûreté et de protection, il était un moyen pour elles d'accéder à un statut social et à des revenus financiers. Mais alors même que les femmes travaillent et ne dépendent plus ni de leur père ni de leur mari, l'injonction sociale demeure : elles doivent être assujetties à des hommes capables de les entretenir, car on les considère toujours comme dépendantes de ces derniers et inaptes à gérer les finances. C'est pourquoi l'image de la femme vénale perdure.



COMMENT QUESTIONNER CE PRÉJUGÉ

- *Les femmes sont-elles toutes vénales ?
N'y a-t-il pas des femmes qui se désintéressent de l'argent ?*
- *N'y a-t-il pas de nombreuses femmes qui privilégient leur bien-être et celui de leur famille ou encore leurs valeurs au fait de gagner beaucoup d'argent ?*
- *Cette représentation de la femme vénale n'est-elle pas induite par l'industrie culturelle ?
Notamment à travers les films et les séries télévisées (on pense par exemple à différentes figures féminines vénales et calculatrices comme Gabrielle Solis dans Desperate housewives).
Ou par les contes populaires ?*
- *Les femmes sont-elles plus dépensières que les hommes ?*
- *Les hommes ne sont-ils pas attirés par l'argent ?*

ARGUMENTS EN FAVEUR DE L'ÉGALITÉ

La réalité sur l'importance de la variable sexe dans les dépenses est bien différente des idées reçues puisque statistiquement, les femmes sont moins dépensières que les hommes. Elles sont plus prudentes dans leur manière de gérer l'épargne, et s'impliquent davantage dans la gestion du budget familial. C'est ce que nous apprend le sondage CSA/Cofidis de 2017 évoqué auparavant, et selon lequel les femmes déboursent autant mensuellement que la moyenne des français en habits et cosmétiques, à savoir 108 euros par mois. Par ailleurs, les hommes sont même plus dépensiers en terme de loisirs, avec une moyenne de 155 euros par mois contre 110 pour les femmes, mais aussi plus friands des produits high-tech avec une moyenne de 526 euros dépensés par an contre 417 pour l'ensemble de la population. C'est aussi ce que nous apprend le baromètre « Audencia » datant de 2015 et portant sur la vulnérabilité financière des français, selon lequel 15 % des femmes préfèrent dépenser leur argent maintenant plutôt que de l'économiser pour une dépense ultérieure, contre 23 % des hommes.

POUR ALLER PLUS LOIN :

Demandez aux filles et garçons qui veut gagner de l'argent ?

Est-ce une question de sexe ?

Proposez un quizz

sur les métiers et les salaires et demander l'avis des personnes. Comparez les réponses.

Listez les arguments en faveur de ce cliché et comparer les réponses des filles et des garçons. Argumentez

MOTS-CLÉS

DISCRIMINATION :

Dans le langage commun, discriminer c'est établir une distinction entre des objets ou des sujets à partir de leurs traits distinctifs (un grand / un petit ; un noir / un blanc ; une voiture / un camion ; un homme / une femme). Il s'agit, au sens propre, d'une opération mentale et d'un processus neutre. Au regard de la loi, discriminer c'est traiter de manière défavorable une personne par rapport à une autre dans une situation comparable et pour un motif prohibé.

PRÉJUGÉ :

Opinion a priori favorable ou défavorable qu'on se fait sur quelqu'un ou quelque chose en fonction de critères personnels ou d'apparences.

STÉRÉOTYPE :

Un stéréotype est un ensemble de croyances sur les caractéristiques d'un groupe. Il peut être naturel positif ou négatif il n'est pas nécessairement faux. Il peut être personnel ou partagé. Les stéréotypes peuvent être généralisés à l'excès, être inexacts et résister à l'information nouvelle.

STÉRÉOTYPE DE GENRE :

Ces stéréotypes sont les idées, implicitement véhiculées par la société, de ce qui est attendu d'un homme et d'une femme. Ainsi, nos représentations du masculin et du féminin sont le fruit d'une construction sociale dont nous n'avons pas réellement conscience (Costes, Houadec & Lizan, 2008).

SEXISME :

Défini comme tout agissement lié au sexe d'une personne, ayant pour objet ou pour effet de porter atteinte à sa dignité ou de créer un environnement intimidant, hostile, dégradant, humiliant ou offensant.

MIXITÉ :

État, caractère de ce qui est mixte. Mélange des sexes. Non-séparation des sexes. Fait que garçons et filles se côtoient, vivent ensemble dans un même établissement ou sont éduqués ensemble.

ÉGALITÉ :

Fait d'être égal. Choses égales. Qui ne présentent pas de différence quantitative ou qualitative. Ce principe exige que soient accordés à tous les individus femmes et hommes les mêmes droits, traitements, opportunités, responsabilités mais également que ce qu'ils ou elles sont et font soit valorisé de la même façon.

FÉMINISME :

Le féminisme est un ensemble de mouvements et d'idées philosophique qui partagent un but commun : définir, promouvoir et atteindre l'égalité politique, économique, culturelle, sociale et juridique entre les femmes et les hommes. Le féminisme a donc pour objectif d'abolir, dans ces différents domaines, les inégalités homme-femme dont les femmes sont les principales victimes, et ainsi de promouvoir les droits des femmes dans la société civile et dans la vie privée

REPRÉSENTATION SOCIALE :

Étymologie de représentation : du latin repraesentatio, représentation, action de replacer devant les yeux de quelqu'un. Dans la locution «représentation sociale», le terme représentation désigne l'action ou le fait de se représenter quelque chose, un phénomène, une idée, en l'évoquant mentalement. C'est en particulier le processus par lequel un objet de la pensée devient présent à l'esprit. C'est aussi la manière dont on se représente les choses. Pour la psychosociologue Denise Jodelet, « la représentation sociale est une forme de connaissance, socialement élaborée et partagée, ayant une visée pratique et concourant à la construction d'une réalité commune à un ensemble social ». (Représentations sociales : phénomènes, concepts et théorie, 1984)

MACHISME :

Désigne la tendance de certains hommes ou femmes à mettre en avant de manière exacerbée et exclusive la virilité des hommes et de croire que les femmes leur seraient inférieures dans tous les domaines ou dans les domaines prestigieux, pensant ainsi qu'il est logique qu'elles soient cantonnées aux tâches subalternes.

CONCLUSION

La différenciation entre les filles et les garçons se crée essentiellement sur la base des constructions sociales et non à partir d'une détermination. Les acquis en neurosciences, qui ces dernières années ont révolutionné notre connaissance du cerveau humain, ont permis de mieux appréhender les mécanismes de nos apprentissages en mettant en évidence le rôle majeur de l'environnement social et culturel. Pourtant, selon que nous sommes fille ou garçon, femme ou homme, nous n'aurons pas les mêmes possibilités d'exercer nos libertés individuelles et professionnelles.

Il est donc nécessaire de casser la chaîne des préjugés.

Nous espérons que ce guide sera un outil efficace de déconstruction des idées reçues et des préjugés négatifs sur les femmes et sur les hommes afin qu'enfin l'égalité entre les sexes puissent être réelle.

Il ne s'agit pas d'un outil miracle et nous n'avons pas la prétention d'avoir eu réponse à tout type d'arguments.

Pour l'écrire, nous nous sommes appuyées sur les recherches en sciences sociales et en neurologie et sur la démarche d'éducation populaire que nous menons au sein du CORIF, dans les ateliers et formations que nous animons auprès de tous nos publics.

Avant de le publier, nous avons fait tester ce guide par d'autres professionnel.le.s, et leurs retours nous ont permis de l'enrichir encore et d'en évaluer quelque peu la portée.

A vous à présent de vous l'approprier !

Et n'oubliez pas : nous sommes tous et toutes empreints de stéréotypes, il est important que nous acceptions, en tant que professionnel.le, de questionner et déconstruire nos propres idées reçues afin d'être le plus à même d'aider les autres dans ce cheminement.

Christine Détrez écrivaine sociologue et Maitresse de conférence à l'Ecole Normale Supérieure de Lyon dira : « il faut semer des graines. Même si cela peut paraître répétitif, il faut dénoncer et dénoncer encore ces stéréotypes... Car non seulement on n'est pas encore dans une société égalitaire, mais le retour en arrière peut aller très vite ».

Alors ne vous découragez pas !
Et bonne route, avec vos publics,
vers l'égalité entre les femmes
et les hommes !



EN ROUTE
VERS L'ÉGALITÉ ENTRE
LES FEMMES
&
LES HOMMES



REMERCIEMENTS



Avec le soutien du CGET

**Nous remercions l'ETAT,
la Région des Hauts-de-France**

*qui nous ont apporté leur soutien
dans ce projet et tout particulièrement
Anne Lyse Grancier.*

Nous remercions nos partenaires

*qui nous ont inspirés dans la rédaction de ce guide
et particulièrement Helen BURZLAFF.*

145 rue des Stations
59000 Lille

tel **03-20-54-73-55**

www.corif.fr

f @CORIFLILLE

Pour se former en ligne, rendez-vous sur le
FLOT MOOC égalité, mixité, sexisme et inégalités salariales
en ligne sur **www.corif.fr/flot/**